

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Le mont crépitant

Dazaï Osamu

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DAZAI Osamu
Le Mont Crépitant

Traduit du japonais
par Silvain Chupin



Picquier poche

DAZAÏ OSAMU

Le Mont Crépitant

Traduit du japonais par Silvain Chupin

Éditions Philippe Picquier

Titre original :
OTOGI-ZOSHI

© 1945, Tsushima, Sonoko
Publié pour la première fois au Japon

© 1997, Éditions Philippe Picquier pour la traduction en langue
française

© 2009, Éditions Philippe Picquier pour l'édition de poche

Introduction

— Ah ! les voilà.

Le père pose son stylo et se lève. Pour les sirènes il ne prend guère la peine de se déranger mais, dès que les canons de DCA se mettent à retentir, toutes affaires cessantes, il coiffe sa fillette de cinq ans de sa capuche de protection, la prend dans ses bras et pénètre dans l'abri antiaérien. La mère s'y trouve déjà, accroupie dans le fond, leur petit garçon de deux ans sur le dos.

— C'est tout près, on dirait.

— Oui... On est vraiment à l'étroit ici...

— Tu trouves ? fait le père d'un air mécontent. Pourtant cet abri est très bien comme ça. S'il était trop profond, on risquerait d'être enterrés vivants.

— Mais tu ne crois pas qu'on pourrait l'agrandir un peu ?...

— Hmm, c'est vrai... Mais tu sais, à cette époque de l'année, la terre est gelée et dure comme la pierre, alors creuser ici, ça ne serait pas une mince affaire. Je verrai plus tard...

Et, lui ayant imposé le silence par ce genre de réponse évasive, il tend l'oreille aux nouvelles radiodiffusées sur les bombardements. Pourtant, à peine apaisées les doléances maternelles, voici qu'à son tour la fillette, impatiente de sortir de l'abri, se met à réclamer. Pour l'amadouer il ne connaît qu'un moyen : les livres d'images. À voix haute il lui lit des contes comme *Momotarô*, *Le Mont Crépitan*, *Le Moineau à la langue coupée*, *Les Deux Bossus* ou *Monsieur Urashima*.

Bien qu'il soit pauvrement vêtu et qu'à sa figure on le prenne pour un idiot, ce père est loin d'être un homme insignifiant. Il possède en effet un art vraiment singulier pour imaginer des histoires.

Il était une fois,

Il y a bien, bien longtemps...

Ainsi, tandis qu'il lui fait la lecture de sa voix étrange et comme stupide, c'est une autre histoire, toute personnelle, qui mûrit au fond de son cœur.

LES DEUX BOSSUS

*Il était une fois,
Il y a bien, bien longtemps,
Un vieillard qui avait
À la joue droite
Une grosse et encombrante bosse...*

Ce vieillard vivait sur l'île de Shikoku, au pied du mont Tsurugi, dans la province d'Awa. C'est du moins ce dont je me souviens car je ne dispose d'aucune source sur laquelle me fonder. À l'origine, il me semble bien que ce conte des *Deux Bossus* est rapporté dans le *Supplément aux contes d'Uji*, mais, me trouvant dans un abri antiaérien, il m'est impossible d'aller vérifier dans les textes originaux. Hormis *Les Deux Bossus*, d'ailleurs, un conte comme celui d'Urashima Tarô, que j'envisage de raconter ensuite, nous a été transmis d'abord par les *Chroniques du Japon*, où son histoire est attestée une première fois, puis par un « poème long » qui lui est consacré dans le *Recueil des dix mille feuilles*, et en outre, il me semble bien, par le biais d'autres ouvrages comme l'*Almanach de Tango* ou les *Vies des immortels de notre pays*. Du reste, beaucoup plus récemment, Mori Ôgai en a donné une adaptation théâtrale, et je me demande si Tsubouchi Shôyô n'en a pas tiré un ballet. Quoi qu'il en soit, le personnage d'Urashima a été porté à la scène un nombre de fois considérable, que ce soit pour le nô, le kabuki et même les danses de geisha.

J'ai pris la manie de me débarrasser de mes livres sitôt que j'ai fini de les lire, en les donnant ou en les revendant, aussi il y a bien longtemps que je n'ai plus de bibliothèque digne de ce nom. C'est pourquoi, en pareille circonstance, je n'ai d'autre recours que ma mémoire défaillante pour parcourir le chemin qui mène aux ouvrages que je dois avoir lus autrefois. Et ce n'est certes pas chose simple pour l'heure, accroupi comme je le suis dans un abri antiaérien, avec en tout et pour tout ce livre d'images grand ouvert sur les genoux... Dans ces conditions, ne suis-je pas bel et bien contraint de renoncer à toute investigation savante, pour laisser libre cours à ma seule fantaisie ? Bah ! après tout, c'est peut-être là au contraire un bon moyen de rendre vivante et attrayante une histoire...

Tel est le genre de propos que se tient à lui-même cet étrange père

de famille, comme s'il se cherchait des excuses. Et tandis que, dans un coin d'un abri, il lit un livre d'images :

*Il était une fois,
Il y a bien, bien longtemps...*

c'est à une autre histoire, entièrement nouvelle, qu'il commence à donner forme au fond de son cœur.

Ce vieillard était grand amateur de saké. Un buveur, en général, vit isolé dans sa propre maison. Se met-il à boire parce qu'il se sent seul ? Ou bien, méprisé par sa famille, est-ce son penchant qui l'accule à la solitude ? C'est là sans doute le genre de question spécieuse à laquelle il serait vain de tenter de répondre – autant se demander laquelle des deux mains produit un bruit lorsqu'on les frappe ensemble. Toujours est-il que, dans sa propre maison, le vieillard faisait toujours grise mine. Non que sa famille fût particulièrement mauvaise. Sa femme avait encore une belle santé. À près de soixante-dix ans, son dos n'était pas voûté et son regard demeurait limpide. D'aucuns disaient même qu'elle avait été une vraie beauté en son temps. Simplement, d'une nature taciturne depuis l'enfance, elle n'avait de goût que pour les travaux domestiques. Le vieillard, tout excité, lui disait-il : « Ça y est ! Le printemps est arrivé ! Les cerisiers sont en fleur ! » elle répondait sans entrain : « Ah bon ?... Pousse-toi un peu d'ici, s'il te plaît, je vais passer un coup de balai. »

Aussi le vieillard était-il devenu morose.

Il avait également un fils qui, bien qu'approchant la quarantaine – la chose, là encore, est assez rare –, était d'une grande austérité de mœurs. Ne touchant ni à l'alcool ni au tabac, il ne riait jamais, ne s'irritait jamais, ne se réjouissait jamais de quoi que ce fût. Il n'était occupé que de son travail aux champs, qu'il accomplissait sans prononcer un mot. Cela ne manquait pas d'inspirer un profond respect aux gens des environs ; et son surnom de « saint d'Awa » était célèbre, tant et si bien que, comme il n'avait pas pris femme et ne rasait pas sa barbe, on finissait même par se demander s'il n'était pas fait de bois.

En somme, la famille du vieillard était de celles dont on ne peut que dire qu'elles sont vraiment formidables.

Le vieillard cependant avait du vague à l'âme et, bien qu'il ne se sentît pas à son aise avec les membres de sa propre famille, il finit par ne plus pouvoir s'abstenir de boire devant eux. Mais boire à la maison ne faisait que le rendre encore plus sombre. Qu'il fût ivre, ni la vieille ni leur fils ne le lui reprochaient. Ils prenaient leur repas dans un silence pesant, tandis que le vieillard sirotait sa ration du soir à côté

d'eux.

— Au fait, vous avez vu... lançait-il subitement, lorsque l'alcool lui montait à la tête et que l'envie le prenait de bavarder, fût-ce pour dire des banalités. Le printemps est enfin arrivé, et les hirondelles sont de retour !

Il eût tout aussi bien fait de se taire. Mais, comme ni l'un ni l'autre ne daignaient ouvrir la bouche, il se croyait obligé d'ajouter à voix basse :

— *Une heure du soir au printemps vaut son pesant d'or*, n'est-ce pas ?

Puis le saint, ayant achevé son dîner, s'inclinait avec componction face à son plateau, disant : « Merci pour cet excellent repas », et il disposait.

— Bon, ben... je vais dîner, moi aussi, faisait alors le vieillard, en retournant piteusement sa coupe.

Ce genre de situation était coutume lorsqu'il buvait à la maison.

***Un jour que te soleil
Brillait depuis le matin,
Il partit dans la montagne
Ramasser des branchages...***

Les jours de beau temps, le vieillard aimait en effet, une calebasse à saké suspendue à sa ceinture, aller sur le mont Tsurugi pour y faire des fagots. Lorsqu'il avait amassé suffisamment de branchages, fourbu, il s'asseyait en tailleur sur un rocher et, après s'être raclé la gorge à grand bruit, il s'exclamait : « Quelle vue splendide ! » Puis il savourait à petites gorgées le contenu de sa calebasse. Son visage était vraiment radieux. Sitôt qu'il se trouvait en dehors de chez lui, il semblait un autre homme. La seule chose qui restait inchangée, c'était l'espèce de grosse bosse qu'il avait à la joue droite. Celle-ci était apparue une vingtaine d'années auparavant, à l'automne de l'année où il avait franchi le cap des cinquante ans : d'abord sa joue, devenue étrangement chaude, l'avait démangé, puis elle avait enflé peu à peu et, à force d'y toucher, une grosseur y était apparue.

— Ça, c'est un bon petit-fils qui m'est venu ! s'était-il exclamé dans un rire triste.

Mais son saint de fils, prenant un air grave, lui avait répliqué sur un ton rabat-joie : « Les enfants ne naissent pas par les joues », la vieille se contentant de quelques mots : « Ça n'est sûrement pas mortel », rien de plus, sans même un sourire. Depuis lors, ni l'un ni l'autre n'y avaient plus jamais fait allusion. En revanche, les gens du voisinage s'étaient montrés chaleureux ; les uns lui demandant comment une pareille bosse avait bien pu lui pousser, les autres si ça ne lui faisait pas mal ou si ça ne le gênait pas, ils lui avaient offert de

nombreux témoignages de sympathie. Cependant le vieillard s'était contenté de rire en hochant la tête. Loin d'être une gêne, cette bosse représentait maintenant pour lui le seul interlocuteur capable de le consoler de sa solitude. Il la chérissait comme un vrai petit-fils et, lorsque le matin il faisait sa toilette, il prenait un soin tout particulier à la laver avec de l'eau de source très pure. Elle était le compagnon privilégié et irremplaçable des bons jours comme celui-ci, quand, seul dans la montagne, il buvait sans retenue.

Assis en tailleur sur un rocher, la calebasse à la main, il flatta sa bosse et lui murmura, railleur :

— Hé ! Il n'y a là rien de si terrible ! À quoi bon s'en priver ! Un homme se doit de boire, oui ! Car il y a une mesure à toute chose, même à la sobriété. Ah ! mais c'est qu'il m'épate le saint d'Awa ! Je me suis complètement mépris sur son compte ! C'est un type formidable !

Puis il se racla la gorge à grand bruit.

Soudain le ciel s'assombrit,

Le vent se mit à gronder,

La pluie tomba à verse...

Les averses de soirée sont plutôt rares au printemps, mais n'oublions pas que ces soudaines variations climatiques sont plus fréquentes en haute altitude. Sous la pluie, les flancs du mont Tsurugi se couvrirent de brume et, d'un peu partout, les faisans et autres oiseaux des montagnes, s'ébattant bruyamment, s'enfuirent à tire-d'aile trouver refuge dans la forêt. Le vieillard, lui, ne bougeait pas.

— Le contact de la pluie froide est sûrement bénéfique à ma bosse, se disait-il, un sourire aux lèvres ; aussi demeurerait-il encore un peu sur son rocher à contempler le paysage sous la pluie. Mais comme elle se faisait plus forte et ne semblait pas devoir s'apaiser :

— Bien. Point trop s'en faut. Sinon elle va attraper froid.

Il se leva, éternua un grand coup, chargea les fagots sur son dos et, d'un pas lourd et silencieux, il pénétra dans la forêt. Celle-ci était encombrée par tous les animaux venus s'y abriter.

— Pardon ! Attention ! Pardon ! s'excusait le vieillard d'extrêmement bonne humeur, tandis qu'il se frayait un chemin parmi les singes, les lapins et les pigeons ramiers jusqu'au cœur de la forêt. Là, il trouva un grand cerisier sauvage au pied duquel s'ouvrait une large cavité.

— Ah ! mais voilà un salon confortable ! s'exclama-t-il, emporté par la gaieté, et, comme il se glissait à l'intérieur, il ajouta à l'intention des animaux : Je vous en prie, entrez donc ! Il n'y a ici ni vieille ni saint admirables, alors je vous en prie, sans façon, prenez place !

Il ne tarda pas à sombrer dans le sommeil, avec des ronflements sourds et réguliers.

Les ivrognes sont d'ennuyeux bavards mais, comme on vient de le voir, leurs propos sont généralement bien innocents.

*Avant que la pluie n'eût cessé,
Le vieillard, sans doute épuisé,
S'endormit profondément,
Les nuages disparurent alors,
Et la montagne
Resplendit sous le clair de lune...*

La lune en question était à son dernier quartier du printemps. Dans le ciel couleur « vert-de-gué », si je puis dire, elle semblait flotter en eau peu profonde et sa clarté, perçant même les ténèbres de la forêt, s'y était répandue avec la profusion des aiguilles de pin. Le vieillard dormait à poings fermés. Au bruit que fit une chauve-souris en s'envolant de la cavité, il s'éveilla en sursaut :

— C'est bien embêtant, se dit-il, tout surpris qu'il fût déjà nuit noire, et aussitôt le visage sévère de la vieille et celui, austère, du saint apparurent à ses yeux. Ouais, c'est vraiment trop bête ! Ces deux-là ne m'ont jamais fait de remarque jusqu'à aujourd'hui, mais cette fois-ci, il est vraiment bien tard pour rentrer. Oui, me voilà dans de beaux draps ! fit-il encore, avant d'ajouter, comme il agitait la calebasse : Hé ! Il en reste peut-être une goutte ?

Le fond émit un léger clapotis.

— Il en reste ! s'écria-t-il, soudain ravigoté, et il vida la calebasse jusqu'à la dernière goutte. Puis, un peu ivre, il se traîna hors de la cavité en marmottant des idioties :

— La lune brille !... Une heure du soir au printemps...

*Oh ! qu'est-ce donc que ces cris ?
Quel étrange spectacle !
Serait-ce un rêve ?...*

Regardez. Dans une clairière herbeuse au cœur de la forêt, une scène étrange, inconcevable en ce monde, se déroule sous vos yeux.

J'avoue, pour ma part, ne pas savoir ce qu'est un démon, car je n'en ai jamais vu. Bien sûr, depuis mon enfance, j'ai eu maintes fois l'occasion d'en contempler des représentations dans les livres, et cela jusqu'à satiété même, mais je dois dire que je n'ai encore jamais eu l'honneur d'en approcher un véritable. Il en existe des espèces très différentes, paraît-il. Pourtant si l'on part du principe que les noms de

« meurtrier démoniaque », « vampire⁽¹⁾ », etc. sont donnés à des êtres tous méprisables, alors, pour autant que je puisse en juger, un démon est une créature dotée d'une nature abominable. Néanmoins, lorsque dans le journal, à la rubrique des publications nouvelles, je tombe sur une phrase telle que : « Le chef-d'œuvre de M. Untel, talent démoniaque de la scène littéraire », je ne sais plus que penser. Certes, ce terme étrange et équivoque n'est pas employé dans ces colonnes dans l'intention de faire des révélations sur l'auteur en question, lequel aurait un talent véritablement diabolique, digne d'un démon – et ce faisant d'en avertir le public. Pour comble, il peut arriver que ces mêmes colonnes le sacrent « démon littéraire », expression affreuse, grossière, qui cette fois, la coupe étant pleine, s'imagine-t-on, va provoquer le courroux dudit auteur. Mais il n'en est rien : qu'on l'affuble d'un sobriquet pareil, combien irrespectueux, M. Untel ne semble pas y entendre malice et bien au contraire, la rumeur court qu'il l'approuve en secret. Voilà qui dépasse l'entendement d'un esprit simple comme le mien.

Je ne peux me faire à cette idée qu'un démon à figure rouge, portant un *fundoshi*⁽²⁾ en peau de tigre et une espèce de grosse barre de fer, représente le dieu des Arts. Aussi me disais-je qu'il serait peut-être préférable de ne pas abuser d'expressions aussi ambiguës que « talent démoniaque » ou « démon littéraire » ; mais ma culture est fort limitée, voilà tout, et sans doute existe-t-il des démons de toutes sortes. Sur ce point, du reste, il me suffirait de consulter une encyclopédie du Japon pour me métamorphoser aussitôt en un érudit admiré de tous et, prenant un air important (comme font la plupart des savants), pour être en mesure de faire un exposé détaillé de démonologie. Malheureusement, me trouvant accroupi dans cet abri avec pour tout livre ce livre d'images grand ouvert sur les genoux, je ne dispose guère que des illustrations qui y figurent pour argumenter...

Regardez. Dans une vaste clairière herbeuse au cœur de la forêt, une dizaine d'hommes, ou de créatures, je ne sais trop, en tout cas d'êtres gigantesques, à figures rouges et vêtus de *fundoshi* en peau de tigre, font ripaille, assis en cercle sous le clair de lune.

Quand il les vit, le vieillard fut d'abord saisi de terreur. Mais un buveur, tout poltron et bon à rien qu'il soit à jeun, peut dans les moments d'ébriété se révéler d'un courage hors du commun. Le vieillard, un peu gris, se sentit l'âme d'un brave. Qu'avait-il donc à redouter de la vieille austère et du saint irréprochable ? Il n'aurait pas le ridicule de se montrer effrayé devant la scène saugrenue qu'il avait sous les yeux.

À quatre pattes à la sortie de la cavité, il observait les curieux convives :

— Comme ils ont l'air heureux, tous ivres ! murmura-t-il, et une étrange sensation de joie, venant de sa poitrine, l'envahit tout entier.

Un buveur, semble-t-il, éprouve une sorte de plaisir à contempler d'autres personnes s'enivrer. Autrement dit, il n'est pas égoïste. Et un sentiment de bienveillance naturelle, peut-être, le pousse à trinquer au bonheur de ses voisins. Lui aussi a envie de boire, mais son plaisir sera plus grand s'il peut s'enivrer joyeusement avec eux. Ce sentiment, le vieillard ne l'ignorait pas. Il n'avait pas mis longtemps à comprendre que les êtres gigantesques, à figures rouges, qui se tenaient devant ses yeux n'étaient ni hommes ni bêtes, mais appartenaient à la race terrifiante des démons. Leurs *fundoshi* en peau de tigre ne lui laissaient aucun doute à ce sujet. Pourtant ces démons étaient ivres, tout comme lui, et qui plus est d'excellente humeur. Cela ne pouvait que les lui rendre sympathiques.

Toujours à quatre pattes, il les considérait plus attentivement. Il pressentait que, si démons ils étaient, ce n'était pas de cette race vicieuse des meurtriers et des vampires, et que, quoique leurs figures rouges fussent effrayantes, ils étaient extrêmement joviaux et sans malice. Or il voyait à peu près juste. Ces démons, d'une tout autre race que les démons de l'enfer, étaient si pacifiques qu'ils auraient mérité le nom d'« ermites du mont Tsurugi ». D'abord, ils ne portaient sur eux ni barre de fer ni aucune sorte d'arme dangereuse, ce qui témoignait, en un sens, de leur absence de désir de nuire. Mais ils n'étaient pas ermites comme on l'entend pour les sept sages chinois, que leur trop grande sagesse avait poussés à fuir le monde pour trouver refuge dans un bois de bambous ; en vérité, les ermites du mont Tsurugi étaient profondément stupides.

Selon une théorie des plus simples, le caractère chinois pour « sage » représente un homme et une montagne, et donc tout homme qui vit dans les profondeurs de la montagne est sage. Si l'on fait sienne cette théorie, alors le titre de « sage » peut être conféré aux ermites du mont Tsurugi, aussi stupides soient-ils. Quoi qu'il en soit, ces géants rouges qui font ripaille au clair de lune, je pense qu'il vaudrait mieux, par un genre de compromis, les appeler « ermites » ou « sages des montagnes » plutôt que « démons ».

Je viens de parler de leur stupidité, mais il suffisait d'observer leur banquet pour comprendre sans peine que ces êtres qui poussaient des cris étranges et sans signification, lâchaient de gros rires en se tapant sur les cuisses, sautillaient çà et là à tout propos, et, voûtant leur carcasse colossale, faisaient des roulades d'un bout à l'autre du cercle – cela figurant selon toute apparence quelque danse – n'étaient pas d'une grande intelligence et d'autre part étaient dépourvus de tout talent. Constatations dont on pourrait induire que les expressions de « talent démoniaque » ou de « démon littéraire » n'ont aucun sens.

Jamais, décidément, je ne pourrai admettre que l'on donne les traits de tels stupides lourdauds au dieu des Arts.

Stupéfait lui aussi, le vieillard, étouffant un rire, murmura à part lui :

— Qu'est-ce que c'est que ces danses de balourds ? Je m'en vais leur montrer ce que je sais faire !

*Le vieillard, amateur de danse,
D'un bond surgit et se mit à danser.
Sa bosse oscillait au gré du rythme
D'une manière singulière
Et amusante...*

L'ivresse lui donnait du courage. Et puis il s'était pris de sympathie pour les démons. Plus du tout effrayé, il sauta au beau milieu de leur cercle, se mit à exécuter la danse d'Awa dont il était si fier et à chanter d'une belle voix une vieille chanson du pays :

*Les filles coiffées à la shimada⁽³⁾
et les vieilles en perruque !
Leurs cordons⁽⁴⁾ rouges me rendent fou,
non sans raisons !
Ma belle, sous ton chapeau de paille,
voudrais-tu m'épouser ?
Viens ! Viens !...*

Les démons, ravis, poussaient des cris saugrenus et se tordaient de rire en bavant et en pleurant. Le vieillard, entraîné par son succès, se mit à chanter de plus belle :

*À travers la grande vallée,
rien que des cailloux.
À travers la montagne,
rien que des bambous...*

Sa danse, simple et gracieuse, était exécutée à la perfection.

*Les démons, ne se tenant plus
De joie, lui dirent :
— Chaque soir que la lune brillera,
Tu viendras danser pour nous.
En gage de cette promesse,*

***Nous conserverons quelque objet
Qui t'est cher...***

Ils tinrent conciliabule. Cette bosse qui jetait des feux avait tout l'air d'un bijou rarissime. S'ils la lui prenaient, le vieillard reviendrait à coup sûr, s'imaginaient-ils bêtement, et, sans crier gare, ils lui arrachèrent sa bosse. Ce n'était pas très intelligent mais, habitant depuis si longtemps le cœur de la montagne, peut-être avaient-ils cru se souvenir de quelque ancienne pratique magique. Et ils lui prirent sa bosse d'un coup, sans le moindre effort.

— Hé ! Ne faites pas ça ! C'est mon petit-fils ! s'écria le vieillard. Les démons lui répondirent par des cris triomphants.

***Le matin venu, le vieillard.
Redescendit
Le chemin étincelant de rosée,
En caressant d'un air ennuyé
Sa joue d'où la bosse
Avait été arrachée...***

Maintenant qu'ils lui avaient pris sa bosse, le seul compagnon à qui il pouvait se confier, il se sentait un peu abandonné. Pourtant, la brise matinale caressait sa joue allégée et cette sensation n'était pas désagréable. Au fond, ni gain ni perte, la disparition de sa bosse présentait autant d'avantages que d'inconvénients. Il avait dansé et chanté tout son soûl, comme il ne l'avait pas fait depuis des années, et cela seul ne lui était-il pas profitable ?

Ses pensées avaient pris ce tour insouciant tandis qu'il redescendait le chemin de montagne, quand il tomba sur son fils en route pour les champs. Celui-ci, se découvrant, le salua gravement d'un « Bonjour, père », auquel le vieillard répondit par un « Hé ! ? » embarrassé. Et sur ce, chacun reprit son chemin. Le fils avait bien vu que la bosse de son père avait disparu en une nuit et, tout saint qu'il fût, il en avait été quelque peu surpris ; mais il s'était dit qu'émettre des considérations sur une chose aussi futile que la physionomie paternelle allait à l'encontre de la voie de la sainteté, aussi s'était-il tu et avait-il passé son chemin en feignant de ne s'être aperçu de rien.

— Ah ! te voilà, fit la vieille, imperturbable, quand le vieillard arriva chez lui.

Elle ne s'informait aucunement de ce qui lui était arrivé pendant la nuit mais, au moment de préparer son petit-déjeuner, elle ajouta plus bas :

— Ta soupe a refroidi...

— Oh ! peu importe. Pas la peine de la réchauffer, répondit le vieillard qui, extrêmement confus, se mettait à table dans ses petits souliers.

Tout en mangeant ce qu'elle lui avait servi, il mourait d'envie de lui raconter les événements étranges qui s'étaient produits au cours de la nuit. Mais la vieille l'intimidait par son attitude imposante. Les mots s'étranglaient dans sa gorge et il ne pouvait parler. Abattu, il mangeait la tête penchée sur son bol.

— Ta bosse s'est ratatinée, on dirait, lança-t-elle subitement.

— Hmm, fit le vieillard qui avait perdu toute envie de parler.

— Elle s'est percée et l'eau s'est vidée, c'est ça ? ajouta-t-elle par pure forme, impassible.

— Hmm...

— Peut-être que ça va se reboucher et gonfler à nouveau.

— Peut-être bien...

En somme, personne dans sa famille ne se souciait de sa bosse ni de quoi que ce fût le concernant.

Or, il se trouvait dans le voisinage un second vieillard qui, lui, avait une grosse bosse à la joue gauche. Mais ce voisin l'avait prise en horreur, son encombrante bosse. N'était-elle pas le fardeau qui avait compromis sa percée dans le monde ? À cause d'elle, de quel mépris, de combien de railleries avait-il été l'objet ! Plusieurs fois par jour il jetait un regard dans un miroir, mais c'était toujours pour pousser un soupir de désespoir. Il avait bien songé à l'enfouir sous de longs favoris afin que plus personne ne la vît, mais hélas ! l'extrémité en était demeurée visible, pointant, avec l'éclat du premier lever de soleil de l'année, d'entre les flots de sa barbe blanche, ce qui avait offert, pour son désespoir, le spectacle d'une des merveilles du monde.

Avec son physique imposant, son nez long, son regard perçant, ce vieillard était un homme distingué. Montrant de la dignité dans ses actes et paroles, il faisait preuve également d'un jugement assez sûr. Son habillement même était superbe. On racontait qu'il était lettré, et que sa fortune, sans comparaison possible avec celle du vieil ivrogne, était immense. Tout le monde dans le voisinage le considérait comme un homme supérieur et, par respect pour cette personnalité si remarquable, si admirable, lui donnait du « Maître » ou du « Monsieur ». Cependant, tourmenté nuit après jour par sa difformité, le « maître » n'avait plus goût à rien.

Sa femme, quoique fort jeune – trente-six ans –, n'était pas d'une grande beauté, mais sur son visage pâle, aux traits pleins, se lisait de la gaieté ; elle était toujours d'excellente humeur et riait à tout propos, un peu à la manière d'une coquette. Leur fille unique, âgée d'une douzaine d'années, était très jolie, avec quelque chose d'effronté qui se dessinait dans le caractère. Les deux femmes s'entendaient à merveille,

toujours à s'esclaffer bruyamment pour un quelconque prétexte, ce qui laissait au visiteur l'impression d'une famille joyeuse, malgré la grise mine du vieillard.

— Maman, pourquoi la bosse de papa est-elle aussi rouge ? On dirait la tête d'une pieuvre ! demanda l'impertinente jeune fille qui exprimait ses pensées sans retenue.

— C'est vrai, renchérit la mère qui pouffait de rire sans relever l'insolence de sa fille. Mais, pour moi, c'est plutôt comme si on lui avait suspendu un *mokugyo*⁽⁵⁾ à la joue.

— Taisez-vous ! s'écria le père furieux. Leur lançant un regard terrible, il se leva d'un bond et battit en retraite dans une pièce sombre à l'autre bout de la maison. Là, son reflet dans le miroir le plongeait dans la détresse la plus noire.

— C'est désespéré, marmonna-t-il.

« Je m'en débarrasserai avec un couteau. Quitte à en mourir. » Cette solution radicale avait fini par rouler sous son crâne quand la rumeur lui parvint que la bosse du vieillard alcoolique avait subitement disparu. Le soir venu, il se rendit subrepticement à la chaumière du vieil ivrogne, qui lui raconta la singulière histoire du banquet sous la lune.

L'histoire achevée, le vieillard.

S'écria de joie :

— Moi aussi ! Moi aussi !

Ma vilaine bosse,

Je vais me la faire enlever...

Par chance, la lune brillait cette nuit-là. Tel un guerrier partant au combat, le maître lançait des regards farouches, la bouche pincée en une grimace. Ce soir, il allait leur exécuter une danse qui leur couperait le souffle d'admiration. Mais si jamais ils restaient indifférents, alors il les tuerait tous à coups d'éventail⁽⁶⁾. Des démons abrutis par l'alcool, ça ne serait pas bien compliqué.

Allait-il danser devant les démons, ou simplement les exterminer ? En tout cas, c'est plein de fougue, la poitrine bombée et son éventail dans la main droite, qu'il s'engagea d'un pas résolu dans les profondeurs du mont Tsurugi.

Une représentation artistique dont l'exécutant est à ce point pénétré de son succès tourne souvent mal. La danse du vieillard, beaucoup trop ardente, fut un échec complet. Il pénétra dans le cercle formé par les démons d'un pas solennel, empreint de respect, et, arrivé au centre, s'inclina légèrement :

— Pardonnez par avance la maladresse...

Il déploya son éventail, leva les yeux vers la lune qu'il fixa un

moment, parfaitement immobile, planté là comme un arbre. Puis ses pieds se mirent en mouvement et sa voix, lente et plaintive, s'éleva :

Je suis un moine en retraite close d'été près du détroit de Naruto en Awa.

Pourtant, affecté par le souvenir du clan Heike qui tout entier s'est éteint dans cette baie,

Je sors chaque soir pour lire des soutras près du rivage.

Tandis que je médite sur un rocher de la dune,

Tandis que je médite assis sur un rocher.

Le bruit du gouvernail d'un bateau inconnu passe sur l'écume blanche dans la nuit.

Si calme est la baie ce soir !

Si calme est la baie ce soir !

Hier déjà n'est plus, aujourd'hui aussi s'achève, et ainsi sera demain...

Ses gestes étaient lents et posés ; il leva à nouveau les yeux vers la lune, exprimant une concentration extrême.

Les démons étaient consternés.

Ils se levèrent un à un

Et s'enfuirent

Dans les profondeurs

De la montagne...

— Attendez ! s'écria le maître d'une voix déchirante. Vous ne pouvez pas me laisser tomber maintenant !

Et il se lança à leur poursuite.

— Fuyons ! Fuyons ! C'est peut-être le dieu chasseur de démons !

— Non ! Je ne suis pas ce que vous croyez ! criait le vieillard qui, parvenant à rattraper l'un des démons, s'agrippa à lui désespérément. Je vous en supplie, aidez-moi. Cette bosse, je vous en prie, il faut que vous me l'enleviez.

— Cette bosse... Quelle bosse ? répondit le démon, qui dans l'affolement avait compris de travers. Ah oui ! je vois. C'est cette chose précieuse que nous conservons de l'autre vieillard. Mais bon, si vous la désirez tant, je peux vous la donner. À la condition toutefois que vous nous dispensiez de vos danses. On s'amusait bien avant que vous n'arriviez. Vous nous avez complètement dessoûlés. Et puis, lâchez-moi, je vous prie. Nous voilà obligés d'aller boire ailleurs maintenant. S'il vous plaît, lâchez-moi. Hé ! Vous autres ! Rendez à ce drôle de type la bosse de l'autre nuit. Il dit qu'il la veut.

*Les démons accrochèrent
À sa joue droite
La bosse qu'ils conservaient
Du vieil ivrogne.
Le pauvre vieillard
Avait maintenant à ses joues
Deux bosses pendantes
Et encombrantes.
Tout honteux, il s'en retourna
Au village.*

C'est une fin bien triste, vraiment. Ce genre de conte s'achève généralement par le châtement de celui qui a commis les mauvaises actions. Or, en l'occurrence, le vieillard n'a rien à se reprocher. Trop tendu, sans doute a-t-il dansé d'une manière saugrenue, mais à part cela ? Du reste, sa famille non plus n'est guère blâmable. Et ni le vieil ivrogne, ni sa propre famille, ni même les démons du mont Tsurugi, personne en définitive n'a commis la moindre mauvaise action. Autrement dit, bien qu'aucun « crime » n'ait été commis dans cette histoire, il n'en reste pas moins qu'un des protagonistes est frappé par l'infortune. En conséquence, le lecteur qui voudra tirer une leçon de morale courante du conte des *Deux Bossus* se heurtera à de grandes difficultés. Et s'il est irascible, il me demandera :

— Mais alors, dans quel but l'avez-vous donc écrit ?

Ce à quoi, si jamais il me pressait de répondre, je ne vois guère d'autre réponse que celle-ci :

Il s'agit des aspects tragique et comique du caractère de chacun. Ce problème est toujours présent au cœur de la vie de l'homme.

MONSIEUR URASHIMA

Le personnage d'Urashima Tarô a, semble-t-il, réellement existé. Il aurait habité un village nommé Mizunoe, dans la province de Tango, c'est-à-dire dans la partie nord de l'actuelle préfecture de Kyôto. J'ai entendu dire qu'un culte lui serait rendu aujourd'hui encore dans un temple shintô d'un village perdu de ce littoral. Je ne suis jamais allé dans cette région mais, d'après ce que les gens en disent, le bord de mer en est terriblement désolé. Il n'y vivait pas seul, bien sûr, mais avec ses parents, ses frères et sœurs, ainsi qu'un grand nombre de domestiques, car il était l'aîné d'une vieille famille renommée sur ces côtes.

De tout temps, une caractéristique semble se transmettre invariablement chez les fils aînés des grandes maisons : c'est le « goût », avec les deux connotations opposées que ce mot renferme : « raffinement » d'une part, et « plaisirs » de l'autre, quoique ce dernier terme ne soit pas à interpréter dans le sens de « débauches » alcooliques ou féminines. Apparemment, les débauchés qui sombrent vulgairement dans l'alcool, s'empatouillent de pauvres filles et souillent l'honneur de leur famille entière, se comptent plus nombreux parmi les cadets. Les aînés n'ont pas cette sauvagerie. Héritiers des biens familiaux, ils sont naturellement stables et d'une courtoisie irréprochable. En d'autres termes, les plaisirs des aînés n'ont pas la véhémence propre aux frasques des cadets ; ils ne sont que des passe-temps, par lesquels, s'ils parviennent à s'acquérir aux yeux du monde la noblesse qui convient à leur état d'aîné et à s'extasier de la distinction de leur propre vie, ils se trouvent pleinement satisfaits.

— Grand frère n'a pas l'âme aventureuse, alors ça sert à rien, dit la sœur cadette d'Urashima, une chipie qui était dans sa seizième année. Et puis il est radin.

— Mais non ! s'insurgea son frère, une jeune brute de dix-huit ans. C'est parce qu'il a trop d'allure !

Lui-même, ayant le teint sombre, était fort laid.

Nullement offusqué de la désinvolture des remarques de ses cadets, Urashima Tarô grimaça un sourire contraint et leur dit :

— C'est dans l'explosion de la curiosité que réside l'aventure, aussi bien finalement que dans sa maîtrise. L'un et l'autre ne vont pas sans périls. Car l'homme est marqué par le destin.

Il avait articulé ces propos incompréhensibles sur un ton désabusé.

Il joignit les mains dans son dos, sortit seul de la maison et s'en alla flâner sur la plage en se récitant à mi-voix de ces vers choisis que les hommes de goût ont toujours aux lèvres :

*Nattes de paille
Pêle-mêle
Que l'on aperçoit
Dans une barque de pêche.*

Puis, plongé dans des doutes naïfs, il hochait la tête avec détachement :

— Pourquoi les hommes sont-ils incapables de vivre sans se critiquer l'un l'autre ? Ni les fleurs des lespédèzes de la plage, ni le petit crabe qui s'approche, ni les oies sauvages qui gîtent dans la crique ne me jugent. Il faudrait que les hommes en fissent de même. Chacun a sa manière propre de vivre. Est-il donc impossible de la respecter ? Je vis noblement et de façon à n'importuner personne, pourtant il y a toujours quelqu'un pour trouver à y redire. C'est exaspérant ! conclut-il en soupirant légèrement.

— Pardon, Monsieur Urashima, fit alors à ses pieds une petite voix.

Et là se pose le fameux problème de la tortue. Loin de moi l'idée de faire le pédant mais, de tortues, on en compte quantité d'espèces et, entre tortues d'eau douce et tortues d'eau de mer, il y a naturellement des différences morphologiques. Celle qui, par exemple, se prélassse mollement au bord du bassin de Benten pour sécher sa carapace, c'est, je crois bien, la « tortue-pierre ». On la représente souvent dans les livres d'images, avec Urashima Tarô sur son dos qui, la main en visière, contemple au loin le palais du Dragon. Or, cette tortue, à peine entrée dans la mer, je suis certain qu'elle mourrait asphyxiée par l'eau salée. Pourtant, il me semble bien que c'est encore elle, et rarement un tryonix ou un caret, que l'on place avec la grue auprès du couple de vieillards et de l'habituel mont Hôrai⁽⁷⁾ sur le *shimadai*⁽⁸⁾, au moment des noces, en signe propitiatoire de bonheur et de longévité – la grue et la tortue vivant respectivement, prétend-on, mille et dix mille ans. C'est pourquoi il n'est pas impossible que les illustrateurs de livres d'images aient été convaincus – le mont Hôrai et le palais du Dragon étant des endroits similaires – que c'est également une tortue-pierre qui sert de guide à Urashima Tarô. Ses pattes grossières, munies de griffes, paraissent pourtant si peu aptes à la nage dans les fonds marins. C'est un caret, par exemple, fendant paisiblement les flots de ses larges nageoires, qu'il faudrait nous représenter ici.

Encore une fois, je ne tiens absolument pas à faire le pédant mais alors, dans ce cas, un second problème se présente. J'ai entendu dire que le caret vit, au Japon, dans les régions du Sud, les îles Bonin, les

îles Ryûkyû et Taiwan⁽⁹⁾. Il ne semble guère, hélas, qu'il aborde à Tango, sur les côtes de la mer du Japon. Aussi avais-je pensé faire d'Urashima un habitant des îles Bonin ou des îles Ryûkyû, mais puisque, selon toute apparence, il est considéré depuis toujours comme originaire de Mizunoe en Tango et qu'en outre un temple lui est consacré sur les côtes de cette province, même si les contes sont considérés comme tout à fait imaginaires, il ne me serait pas pardonné de raconter n'importe quoi avec autant de légèreté, eu égard à l'histoire du Japon. Il faudrait bon gré mal gré que le caret des îles Bonin ou des îles Ryûkyû abordât aux côtes de la mer du Japon. Mais j'entends d'ici les protestations des biologistes qui ne manqueraient pas de s'élever, et je n'ai pas envie d'écouter leurs commentaires dédaigneux sur le manque de rigueur scientifique des hommes de lettres. J'ai donc réfléchi. Hormis le caret, n'existe-t-il vraiment aucune tortue de mer dotée de pattes en forme de nageoires ? Et la caouanne, alors ? Il y a de cela une dizaine d'années – moi aussi j'ai avancé en âge –, j'ai passé les trois mois d'été en retraite dans une auberge côtière à Numazu. Les pêcheurs, à cette époque, faisaient grand bruit d'une tortue de mer qu'ils avaient découverte sur la plage et dont la carapace, disaient-ils, avait environ cinq pieds de diamètre. Je l'ai vue à coup sûr moi aussi, et j'ai souvenir qu'ils l'appelaient « caouanne ». C'est ça. Oui, disons que c'est ça. Une tortue qui est arrivée sur la plage de Numazu peut bien, en remontant la mer du Japon, parvenir aux côtes de Tango sans que pour autant le monde scientifique s'en émeuve. Mais si, néanmoins, ils commencent à objecter qu'à cause des courants marins, ceci ou cela, alors moi je n'en sais rien. Et quant à l'énigme de son apparition dans une région où elle ne peut aller, il suffit de dire qu'il ne s'agit pas d'une tortue de mer ordinaire. L'esprit scientifique n'est pas toujours infaillible, après tout. Théorèmes, axiomes demeurent des hypothèses, non ? Pas question de se donner des airs arrogants.

Or donc, cette caouanne (je l'appellerai simplement « tortue » désormais, car ma langue bute sur ce mot compliqué), allongeant le cou, leva les yeux vers Monsieur Urashima.

— Pardon, dit-elle, cela n'a rien d'incompréhensible. Je sais, moi.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux, toi ? Mais tu ne serais pas la tortue que j'ai sauvée l'autre jour, par hasard ? Pourquoi est-ce que tu traînes encore par ici ?

C'était en effet la tortue que, pris de pitié en la voyant maltraitée par des enfants, Urashima avait rachetée et relâchée à la mer.

— « Traîner », dites-vous, le mot est un peu sec. Vous m'en voulez, Jeune Maître. Cela vous étonnera peut-être mais je souhaitais vous payer ma dette et, depuis cet événement, je suis revenue chaque jour et chaque soir sur cette plage dans l'espoir de vous rencontrer.

— C'est ce qu'on appelle de la légèreté, et peut-être même de l'irréflexion. Si les enfants te découvraient à nouveau, que ferais-tu ? La prochaine fois tu pourrais bien ne pas t'en tirer vivante.

— Que de manières vous faites ! S'ils m'attrapent encore, je sais bien que vous me rachèterez. J'ai péché par légèreté, soit. Mais je tenais absolument à vous revoir, alors... rien à faire. C'est mon point faible, ce « rien à faire ». Mais reconnaissez au moins que j'ai du cœur.

— Petite égoïste ! murmura Urashima en grimaçant un sourire.

— Comment, Jeune Maître ! Vous êtes en contradiction avec vous-même. Vous disiez tout à l'heure que vous détestiez les critiques, mais voilà que vous les faites pleuvoir sur moi en me traitant de légère, d'irréfléchie et maintenant d'égoïste ! C'est vous, Jeune Maître, qui êtes égoïste. Et tout cela parce que j'ai ma manière propre de vivre. Reconnaissez-le !

La riposte avait fait mouche. Urashima rougit.

— Ce n'étaient pas des critiques, mais ce qu'on appelle des remontrances. Des « blâmes indirects », pourrait-on dire. Un « blâme indirect », pour désagréable qu'il soit à entendre, est une chose dont on tire profit.

Sa réponse, quoique plausible, était mensongère.

— Vous êtes pourtant quelqu'un de bien quand vous ne faites pas tant de manières, fit la tortue à voix basse. Mais, bon ! je me tais. Veuillez vous asseoir sur ma carapace.

Cette dernière phrase stupéfia Urashima.

— Comment ! Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne suis pas un sauvage ! M'asseoir sur la carapace d'une tortue, quelle extravagance ! C'est indigne d'un homme de goût.

— Quelle importance ça peut bien avoir ! Je veux simplement, en remerciement de ce que vous avez fait pour moi, vous faire visiter le palais du Dragon. Allez, montez sur ma carapace.

— Quoi ! Le palais du Dragon ! s'esclaffa-t-il. C'est une plaisanterie ? Tu es ivre ou quoi ? Quelle absurdité tu me dis là ! Le palais du Dragon, mais c'est une légende que les poètes chantent depuis les temps anciens. Il n'appartient pas à notre monde, tu comprends ? C'est depuis toujours – comment dire ? – comme notre idéal à nous, les hommes de goût.

Par souci excessif de distinction, sa façon de parler tournait à l'affectation. À son tour la tortue partit d'un éclat de rire :

— Vous êtes insupportable ! Je vous promets d'écouter ensuite toutes vos belles explications, mais pour l'instant, faites-moi confiance et grimpez sur ma carapace, je vous prie. Vous n'avez aucune idée de ce qu'est l'aventure, voilà le problème.

— Dis donc ! Tu es finalement tout aussi mal élevée que ma petite sœur. Il est certain que je n'aime pas beaucoup l'aventure. C'est un

peu comme... un numéro de cirque, quelque chose de tape-à-l'œil et finalement d'assez vulgaire. « Dévoisement » est peut-être le mot qui conviendrait. Ne pas se résigner à son destin. Faire fi des enseignements de la tradition. Il y a un proverbe qui illustre bien cela : *Les aveugles ne s'effraient pas des serpents*. Or, nous autres, hommes de goût, c'est précisément ce qui nous fait froncer les sourcils. Et j'ajouterai même : ce que nous méprisons. Pour ma part, je souhaite suivre sans détour la voie sereine de nos devanciers.

— Peuh ! s'esclaffa de nouveau la tortue. La voie des devanciers dont vous parlez n'est-elle pas précisément la voie de l'aventure ? Non, le mot « aventure » est assez malheureux, ça évoque tout de suite une espèce de voyou, crasseux et sanguinaire, mais que diriez-vous par exemple de « force de croire » ? Seuls les gens capables de croire que de belles fleurs fleurissent à coup sûr de l'autre côté de la vallée franchissent cette vallée sans hésiter à s'agripper aux vrilles des glycines. Ceux qui voient en cela un numéro de cirque applaudissent ou bien froncent les sourcils à ceux qui, selon eux, ne cherchent qu'à se gagner les faveurs du public. Pourtant cela n'a rien à voir avec un numéro de funambule. Celui qui s'agrippe aux glycines pour traverser la vallée n'a d'autre désir que d'aller contempler les fleurs qui se trouvent de l'autre côté. Il n'a pas la basse vanité de croire qu'il est en train de vivre une aventure. De quelle aventure pourrait-il bien se glorifier ? C'est ridicule. Il croit, tout simplement. Il croit sincèrement qu'il y a des fleurs. Et c'est seulement la forme que prend cette conviction qu'on appelle « aventure ». Vous n'avez pas l'âme aventureuse parce que vous n'avez pas la force de croire. Est-ce donc vulgaire de croire ? Est-ce se dévoyer ? Vous autres, les gens comme il faut, vous vivez dans l'orgueil de ne croire à rien, alors vous êtes insupportables. Et ce n'est pas une question d'intelligence. C'est quelque chose de bien plus vil : la mesquinerie. C'est la preuve que vous êtes obsédés par la peur de ne pas y trouver votre compte. Mais rassurez-vous. Personne ne songe à vous importuner à quelque sujet que ce soit. Parce que, même la gentillesse des gens, vous ne savez pas la recevoir simplement. C'est qu'après, il faut rendre la pareille, n'est-ce pas ? Bah ! vraiment, les hommes de goût sont des ladres !

— Ce que tu dis est terrible. J'étais venu sur la plage parce que mes cadets m'en disaient de belles, mais voilà que la tortue que j'ai sauvée s'y met à son tour et m'accable des mêmes critiques. Les gens qui ne ressentent pas en eux-mêmes l'orgueil de la tradition disent vraiment tout ce qui leur passe par la tête. C'est une espèce de désespoir, sans doute. Moi, vois-tu, rien ne m'échappe. Cela ne devrait pas sortir de ma bouche mais, entre mon destin et le destin des gens comme toi, il y a une différence de classe considérable, et cela dès la naissance. Je n'y suis pour rien. C'est la volonté du Ciel ! Mais je m'aperçois que vous

en éprouvez un grand dépit. Tes paroles ont pour but de rabaisser mon destin au niveau du vôtre, mais c'est un arrêt du Ciel !... Les gens n'ont pas leur mot à dire. Quand tu te vantes de me conduire au palais du Dragon, tu cherches visiblement à établir entre nous une relation d'égal à égal, mais ça suffit, car rien ne m'échappe, à moi, alors ne te démène pas pour rien et retourne promptement chez toi au fond de la mer ! Non mais ! qu'est-ce que ça veut dire ! Moi qui me suis donné tant de peine pour te secourir. Si les enfants t'attrapent à nouveau, tu te débrouilleras toute seule ! Ce sont les gens de ton espèce qui ne savent pas apprécier simplement la gentillesse des autres.

La tortue éclata d'un rire intrépide :

— Je vous suis infiniment reconnaissante de vous être donné la peine de me secourir. Voilà bien les gens comme il faut ! Bah ! Être bon envers autrui exige une grande vertu et, au fond de son cœur, on en attend toujours un peu de reconnaissance. Mais pour vous, si l'autre se montre bon à son tour, alors c'est une terrible défiance que vous ressentez, de peur, vous imaginez-vous, d'avoir à supporter des relations d'égal à égal avec lui. Voilà en quoi vous êtes profondément décevant. Je vais vous dire ceci : c'est parce que je suis une tortue et ceux qui me maltraitaient des enfants que vous m'avez porté secours. Entre une tortue et des enfants, intervenir, s'interposer, ça n'engage à rien, voilà pourquoi. Et aussi parce que cinq sous, pour des enfants, c'est déjà une belle somme d'argent. Mais cinq sous, en vérité, c'est du marchandage. Je pensais que vous offririez quand même un peu plus. Ça m'a coupé le souffle, votre pingrerie ! Cinq misérables sous pour ma carcasse, j'étais effondrée, moi ! Mais bon, à ce moment-là, c'était à une tortue et à des enfants que vous aviez affaire, et vous êtes intervenu pour cinq sous. Par caprice, quoi ! Imaginez que vous ayez eu affaire à des pêcheurs brutaux malmenant un clochard malade, alors je suis sûr que vous ne les auriez pas sortis, vos cinq sous, ni même un sou d'ailleurs, non, vous auriez fait une grimace et vous seriez dépêché de les dépasser. Parce que, vous autres, le spectacle de la vraie vie, cela vous soulève le cœur. Comme si l'on compaissait votre haute destinée. Votre bonté, c'est un passe-temps. Un plaisir. Une tortue, vous lui portez secours. Des enfants, vous leur donnez de l'argent. Mais, à des pêcheurs brutaux et à un clochard malade, certainement pas ! La caresse sur votre visage du vent un peu trop odorant de la vraie vie, cela vous déplaît au dernier point ! Vous salir les mains, cela vous dégoûte ! Vous me direz. Monsieur Urashima, que je crois tout savoir, n'est-ce pas ? Mais ne vous fâchez pas, hein ? C'est que je vous aime bien aussi. Non, vous n'êtes pas fâché ? Les gens de votre qualité considèrent comme un déshonneur que des gens vulgaires comme nous les aiment. Alors vous êtes insupportables. Surtout que je suis une tortue. Est-ce si dégoûtant d'être aimé par une

tortue ? Il faut que vous me pardonniez, mais les goûts, ça ne se commande pas. Ce n'est pas parce que vous m'avez sauvé que je vous aime bien, ni parce que vous êtes un homme de goût. Je me suis mise à vous aimer comme ça. Et c'est parce que je vous aime que j'ai eu envie de vous dire des méchancetés et de vous taquiner. C'est, si vous voulez, notre façon à nous, les reptiles, d'exprimer notre affection. Comme je suis un reptile et, qui plus est, un proche parent du serpent, vous n'avez certainement pas tort de vous défier de moi. Cependant je ne suis pas le serpent du jardin d'Eden mais, ne vous en déplaise, une tortue du Japon. En vous proposant de vous conduire au palais du Dragon, je ne compte nullement de vous corrompre. Allons, rendez justice à mon bon cœur ! Je voudrais simplement que nous nous amusions. Au palais du Dragon. Vous verrez que, là-bas, les gens ne se critiquent pas. Tout le monde vit paisiblement. C'est vraiment l'endroit où il faut aller pour s'amuser. Moi qui ai la chance de pouvoir tout aussi bien venir sur la terre ferme que plonger dans les profondeurs de la mer, j'ai tout loisir d'observer et de comparer les deux genres de vie, et je dois dire que, sur terre, la vie est agitée. On s'y critique beaucoup trop. On passe son temps soit à médire des autres soit à faire sa propre publicité. C'est assommant. D'ailleurs, à cause des séjours que j'y fais de temps à autre, la vie terrestre a quelque peu déteint sur moi, alors il m'arrive maintenant à moi aussi de laisser échapper des critiques, comme vous avez pu vous en rendre compte. Mais, tout en me disant que c'est une influence déplorable que j'ai subie là, j'ai fini par prendre goût à cette manie tenace et par ressentir un certain ennui de la vie au palais du Dragon, où personne ne se critique jamais. Oui, c'est une bien mauvaise manie que j'ai prise. C'est une espèce de maladie de civilisation. J'en suis au point que je ne sais plus aujourd'hui si je suis un animal marin ou un animal terrestre. Comme la chauve-souris, par exemple, dont on ne saurait dire si elle est un oiseau ou un mammifère. Ça m'a rendu neurasthénique. Par moments, j'ai l'impression d'être une espèce d'hérétique des fonds marins. Et il m'est de plus en plus pénible de vivre au palais du Dragon, où pourtant je suis née. Alors que c'est un endroit plaisant, pour ça, vous pouvez me faire confiance. C'est le pays du chant et de la danse, des repas fins et du bon vin. C'est un pays fait pour vous, les hommes de goût. Est-ce que vous n'exprimiez pas tout à l'heure votre profond dégoût de la critique ? Eh bien, elle n'existe pas au palais du Dragon !

Urashima était demeuré interdit devant l'étonnante loquacité de la tortue, mais à ces derniers mots, il se sentit irrésistiblement charmé.

— C'est donc vrai ? Un tel pays existerait ?

— Comment ! Vous en doutez encore ? Je ne vous mens pas. Pourquoi ne me croyez-vous pas ? Vous allez me faire perdre

patience ! Un homme de goût se contente-t-il donc de rêver indéfiniment, en soupirant, sans jamais rien réaliser ? C'est agaçant !

L'aimable Urashima ne pouvait se laisser injurier de la sorte sans réagir.

— Bon, s'il le faut, fit-il avec un sourire forcé, je vais me conformer à tes instructions et, pour voir, m'asseoir sur ta carapace.

— Tout ce que vous dites me déplaît, répliqua la tortue avec mauvaise humeur. Qu'entendez-vous par « m'asseoir pour voir » ? « S'asseoir pour voir » et « s'asseoir », ça n'est pas la même chose peut-être, quant au résultat ? Les destins de celui qui, sceptique, tourne à droite pour voir et de celui qui, confiant, tourne à droite résolument, sont identiques. Aucun des deux ne peut faire demi-tour. Une fois engagés, leurs destins sont scellés. Dans la vie, il n'y a pas de tentative qui tienne. « Essayer » et « faire », c'est la même chose. Vous ne vous résignez donc jamais, vous autres. Vous croyez qu'il est toujours possible de rebrousser chemin.

— D'accord ! d'accord ! J'ai compris. Je vais m'asseoir avec confiance.

— Très bien !

À peine avait-il pris place sur la carapace que celle-ci s'élargit jusqu'à former une surface d'environ deux tatamis. Ils pénétrèrent dans l'eau avec un léger cahotement. Quand ils furent arrivés à environ cent mètres au large, la tortue lui enjoignit de fermer les yeux. Urashima obéit docilement ; il entendit alors comme le bruit d'une averse, une légère sensation de chaleur l'enveloppa et un vent semblable à une brise printanière, quoiqu'un peu plus fort, lui tourmenta les oreilles.

— Mille brasses de profondeur, fit bientôt la tortue.

Urashima ressentait un poids sur la poitrine, comme s'il avait le mal de mer.

— Je peux vomir ? demanda-t-il, les yeux toujours fermés.

— Quoi ? Vous allez vomir ? s'exclama la tortue, retrouvant son ton facétieux. Quel dégoûtant passager vous faites ! Mais vous avez encore les yeux fermés ! Quel benêt ! C'est pour ça que je vous aime bien. Vous pouvez les rouvrir ! Vous verrez le paysage qui nous entoure et votre poids sur la poitrine va disparaître aussitôt.

Il ouvrit les yeux : tout alentour n'était qu'une étrange lueur vert pâle, vastes ténèbres ambiguës sans aucune ombre nulle part, simple immensité des étendues infinies.

— C'est le palais du Dragon ? dit Urashima de la voix entrecoupée de quelqu'un qui se réveillerait à peine.

— Qu'est-ce que vous racontez ! Nous ne sommes encore qu'à mille brasses de profondeur, vous ai-je dit. Le palais du Dragon se trouve à dix mille brasses au fond de la mer.

— Ah... fit-il d'une voix étrange. La mer, c'est vaste...

— Vous avez grandi au bord de la mer mais, à vous entendre, on croirait un singe du cœur de la montagne. C'est un peu plus grand que le bassin de votre maison, en effet.

Où qu'il portât son regard, il ne distinguait qu'une immensité obscure ; sous ses pieds, cette lueur vert pâle qui s'étendait à l'infini ; et, au-dessus de lui, une vaste caverne abyssale que l'azur ne perçait pas. Pas d'autre bruit que celui de leurs deux voix, sinon, dans les oreilles d'Urashima, comme le chatouillement d'une brise un peu plus persistante qu'auparavant.

Urashima aperçut bientôt au loin, sur sa droite, une tache semblable à une poignée de cendres répandue.

— Qu'est-ce que c'est, là-bas ? Un nuage ? demanda-t-il à la tortue.

— Cessez donc de plaisanter. Il n'y a pas de nuage dans la mer.

— C'est quoi alors ? On dirait une goutte d'encre de Chine. À moins que ce ne soient des ordures ?

— Vous êtes vraiment stupide ! Il suffit de regarder pour comprendre. Vous ne voyez pas que c'est un banc de dorades ?

— Ah ? Il est bien petit. Il doit y avoir deux ou trois cents dorades, guère plus.

— Quel idiot ! se moqua la tortue. Vous parlez sérieusement ?

— Deux ou trois mille alors ?

— Allons, faites un effort. Il y en a, au bas mot, cinq ou six millions.

— Cinq ou six millions ? ! Tu veux m'impressionner.

La tortue sourit moqueusement :

— Ce n'est pas un banc de dorades, mais un incendie de mer. Ça fume terriblement. Avec une fumée pareille, c'est au moins une superficie de vingt fois le Japon qui brûle.

— Tu mens ! Il ne peut pas y avoir de feu dans la mer.

— Légèreté ! Légèreté ! Car l'eau aussi renferme de l'oxygène. Elle peut très bien brûler.

— N'essaie pas de m'abuser avec tes arguties stupides. Trêve de plaisanteries, c'est quoi cette chose qui ressemble à un tas d'ordures ? Des dorades ? En tout cas, ça n'est sûrement pas un incendie.

— C'est un incendie, je vous dis ! Vous vous êtes déjà demandé pourquoi la quantité d'eau des mers n'augmente ni ne diminue jamais, pourquoi leur niveau est toujours le même, alors que les innombrables fleuves et rivières de la terre s'y déversent jour et nuit sans discontinuer ? Pour la mer, c'est un sacré problème ! Toute cette eau qui se déverse, elle ne sait pas quoi en faire ! Alors, de temps en temps, comme vous pouvez le voir maintenant, elle la brûle. Un grand incendie qui brûle, qui brûle !

— Mais ça ne dégage pas la moindre fumée ! Je me demande

vraiment ce que c'est. Depuis tout à l'heure j'observe cet endroit où rien ne bouge. Ça n'a pas l'air d'un banc de poissons. Allez ! Cesse tes méchantes blagues et dis-moi ce que c'est vraiment.

— Bon, d'accord, je vais vous expliquer. Ce que vous voyez là-bas, c'est l'ombre de la lune.

— Tu me fais encore marcher ?

— Pas du tout. Si les ombres terrestres ne se projettent pas sur le fond de la mer, les ombres des astres, au contraire, parce qu'elles tombent verticalement, le font. Il n'y a pas que l'ombre de la lune, mais aussi celles de toutes les étoiles. Ainsi, au palais du Dragon, on a établi un calendrier à l'aide de ces ombres et fixé les quatre saisons. Aujourd'hui, comme il manque un tout petit bout pour que l'ombre de la lune soit parfaitement ronde, nous devons être aux alentours de la treizième nuit.

Son ton étant des plus sérieux, Urashima se demanda si cela n'était pas vrai, puis il se dit que c'était quand même bizarre. Pourtant, dans un coin de la vaste caverne où, aussi loin qu'il put porter son regard, il ne distinguait qu'une immense étendue vert pâle, demeurait ce point légèrement plus sombre, qui pour l'homme de goût qu'était Urashima se revêtait d'un charme beaucoup plus grand et suffisait à éveiller sa nostalgie si, comme on le lui avait dit – et même si cela n'était pas vrai –, c'était bien l'ombre de la lune plutôt qu'un banc de dorades ou un incendie.

Bientôt tout devint étrangement sombre aux alentours, et quelque chose comme une bourrasque déferla sur eux dans un bruit formidable, manquant de peu faire dégringoler Urashima du dos de la tortue.

— Fermez encore les yeux quelques instants, lui dit-elle gravement. Nous nous trouvons juste à l'entrée du palais du Dragon. Les hommes qui explorent les fonds marins considèrent généralement que c'est ici le fin fond de la mer et s'en retournent. Vous êtes le premier homme à aller plus profond, et, qui sait, peut-être le dernier.

Urashima eut l'impression que la tortue se retournait sur elle-même et qu'elle nageait ainsi, les pattes en l'air ; puis, qu'agrippé à la carapace dans cette position de looping inachevé, mais sans jamais tomber, il progressait rapidement vers le haut. C'était une sensation vraiment étrange.

Pourtant, quand la tortue l'autorisa à rouvrir les yeux, cette sensation d'avoir la tête à l'envers disparut entièrement. Il se trouvait assis normalement sur la carapace de la tortue qui avançait toujours plus avant dans les abysses.

Sous eux, dans la pénombre aurorale qui les enveloppait, une chose blanche aux contours indécis se dessinait. Qu'était-ce donc ? Cela ressemblait à une montagne, ou bien à un alignement de tours, mais

alors de tours d'une hauteur vertigineuse.

— C'est quoi ? Une montagne ?

— Oui.

— La montagne du palais du Dragon ?

Il était tellement excité que sa voix s'éraillait.

— Oui, répondit la tortue sans ralentir son allure.

— C'est tout blanc. Est-ce qu'il y neige ?

— Vraiment, vous autres, hommes voués à une haute destinée, vous avez de drôles d'idées. C'est remarquable de croire qu'il neige au fond de la mer.

— Mais tu disais toi-même qu'il y avait des incendies au fond de la mer, répliqua Urashima pour se venger de sa récente humiliation. Alors il pourrait bien neiger aussi. Après tout, il y a de l'oxygène.

— Je ne vois pas quel rapport il y a entre la neige et l'oxygène. Ou alors, s'il y en a un, c'est du même ordre qu'entre le vent et le tonnelier. C'est ridicule. Si vous croyez me la tenir haute avec ça, vous faites fausse route. Décidément, Messieurs les distingués, vous n'êtes pas doués pour les plaisanteries. *L'aller est plein d'entrain, le retour se fait contraint.* Ça veut dire quoi, hein ? Ce n'est pas très amusant. Et pourtant c'est quand même plus drôle que votre histoire d'oxygène. Où il y a de l'oxygène, il n'y a pas de plaisir ! C'est nul ! Vous n'arriverez à rien avec votre oxygène !

Quant à la faconde, la tortue était imbattable. Urashima grimaça un sourire :

— À propos, cette montagne... commença-t-il, mais il fut interrompu aussitôt par le rire moqueur de la tortue :

— Vous n'avez pas l'impression d'y aller un peu fort avec votre « à propos » ? À propos, cette montagne, il n'y neige pas. C'est une montagne de perles.

— De perles ? s'étonna Urashima. Tu plaisantes ? Même si on amassait cent ou deux cent mille perles, cela ne ferait pas une montagne de cette hauteur.

— Qui vous parle de cent ou deux cent mille perles ? Quelle mesquinerie ! Au palais du Dragon, on ne s'amuse pas à compter les perles une à une. C'est par montagne de perles que l'on compte. Une montagne équivaut, paraît-il, à environ trois cents milliards de perles, mais personne ne les a jamais comptées précisément. Et pour un pic comme celui-ci, il faut bien compter cent millions de montagnes. On ne sait pas où s'en débarrasser de ces perles car, en fait, ce sont les excréments des poissons.

Sur ces entrefaites, ils arrivèrent devant l'entrée principale du palais du Dragon. Contre toute attente, il était de petites dimensions. Il se dressait modestement dans un rayonnement fluorescent au pied de la montagne. Urashima descendit du dos de la tortue et, guidé par

elle, franchit l'entrée principale en se courbant un peu. Une faible lumière aurorale les enveloppait, ainsi qu'un profond silence.

— Comme c'est calme ! Ça m'en donne le frisson. Ce n'est pourtant pas l'enfer.

— Un peu de courage, Jeune Maître ! fit la tortue en lui donnant une tape dans le dos avec l'une de ses nageoires. Les palais royaux sont toujours très silencieux. Vous aviez sans doute en tête ce vieux cliché d'un palais du Dragon où l'on donne tout au long de l'année des fêtes tapageuses, comme la fête de la Grande Pêche des côtes de Tango. Mon pauvre ami ! « Le dépouillement d'un lieu calme et retiré », n'est-ce pas cela le fin du fin pour vous autres, les hommes de goût ? L'enfer vous est odieux. Une fois habitué, vous verrez que cette pénombre est reposante pour l'esprit. Faites attention à vos pieds ! Quelle honte si vous tombiez en glissant ! Hé ! mais vous avez encore vos sandales de paille aux pieds ! Retirez-les, c'est impoli.

Rouge de honte, Urashima retira ses sandales. Le sol sous ses pieds nus était désagréablement glissant.

— Qu'est-ce que c'est que ce chemin ? C'est très désagréable.

— D'abord, ce n'est pas un chemin, mais un couloir. Nous sommes déjà à l'intérieur du palais.

— Ah bon ? fit-il, étonné. Il promena ses regards autour de lui sans apercevoir la moindre paroi ni la moindre colonne. Une obscurité mouvante les enveloppait.

— Au palais du Dragon il ne tombe ni pluie ni neige, lui apprit la tortue sur un ton bizarrement affectueux. Alors on n'a pas besoin de construire de toit ni de murs astreignants comme on en voit pour les habitations de la surface.

— Mais à l'entrée, il y avait bien un toit, non ?

— Ça, c'est un repère. Les appartements d'Otohime⁽¹⁰⁾ sont aussi équipés de murs et d'un toit. Mais, là encore, cela a été construit à seule fin de préserver sa dignité, et non pas pour la protéger de la pluie ou de la rosée.

— Ah, vraiment ? fit Urashima, de plus en plus incrédule. Et où se trouvent-ils, les appartements d'Otohime ? Je ne vois qu'un royaume des ombres, un endroit reculé et loin de tout. Il n'y a ni arbres ni plantes !

— Quels phénomènes, ces gens de la campagne ! Ils restent bouche bée de stupéfaction devant des bâtiments imposants ou des ornements chamarrés, mais le dépouillement d'un lieu calme et retiré comme celui-ci, ça les laisse complètement indifférents. Permettez-moi de vous faire remarquer, Monsieur Urashima, que votre raffinement n'est pas très sûr. C'est compréhensible toutefois, car vous êtes originaire des côtes sauvages de Tango. Mais alors, avec votre soi-disant culture traditionnelle, vous me donnez des sueurs froides ! Et puis cette

orthodoxie de votre goût dont vous me rebattez les oreilles ! Voyez comme à peine confronté à la réalité, vous êtes un vrai cul-terreux ! Je n'en reviens pas ! Aussi, votre petit jeu et vos affectations d'homme de goût, vous voudrez bien m'en dispenser désormais.

Depuis qu'ils étaient arrivés au palais du Dragon, la causticité de la tortue était devenue encore plus mordante. L'abattement d'Urashima ne connaissait plus de limites :

— Mais on n'y voit rien ici ! s'écria-t-il, au bord des larmes.

— Est-ce que je ne vous ai pas déjà dit de faire attention où vous mettez les pieds ? Ce couloir n'est pas un couloir ordinaire. C'est la passerelle des poissons. Regardez et vous verrez. Des centaines de millions de poissons sont tellement serrés qu'on les confond avec le plancher du couloir.

Dans un mouvement de frayeur, Urashima se dressa sur la pointe des pieds. Il comprenait maintenant pourquoi depuis tout à l'heure il avait cette impression de glissant sous ses pieds. Il regarda et vit en effet un nombre incalculable de poissons de toutes sortes formant des lignes compactes et parfaitement immobiles.

— Mais c'est affreux ! s'écria-t-il, levant chaque pied comme s'il marchait sur des œufs. Quel mauvais goût ! C'est ça que tu appelles la « beauté dépouillée d'un lieu calme et retiré » ? Fouler aux pieds des poissons, moi j'appelle ça le comble de la barbarie. Pauvres bêtes ! Un raffinement aussi tordu, le paysan que je suis ne peut certainement pas le comprendre.

Ayant ainsi tiré vengeance d'avoir été traité de paysan peu avant, il se sentit quelque peu rasséréné. Une voix fluette se fit alors entendre à ses pieds :

— C'est pour le plaisir d'écouter Otohime jouer du *koto*⁽¹¹⁾ que nous nous rassemblons ici tous les jours. Ce n'est pas par raffinement que la passerelle a été construite. Vous pouvez avancer sans crainte, cela ne nous dérange pas.

— Vraiment ? fit Urashima, dissimulant un sourire amer. Je croyais que c'était encore un des ornements du palais du Dragon.

— Il n'y a pas que cela, intervint aussitôt la tortue. Il se pourrait bien que ce soit suivant les instructions d'Otohime, afin de vous faire bon accueil, Jeune Maître, que la passerelle...

— Comment ? ! s'écria Urashima, démonté et tout rouge. Je n'ai pas si bonne opinion de moi-même qu'il faille... Comme tu as dit comme ça, sans préciser : « Les poissons remplacent le plancher du couloir », alors j'ai pensé que ça devait être douloureux pour eux d'être piétinés...

— Dans le monde des poissons, un plancher n'est d'aucun usage. Je vous ai expliqué que, si l'on comparait à une maison terrestre, on pouvait dire que cela correspondait au plancher d'un couloir, mais je

n'ai pas parlé à la légère. Vous croyez que c'est douloureux pour les poissons ? Au fond de la mer vous ne pesez guère plus lourd qu'une feuille de papier. Est-ce que vous ne sentez pas comme votre corps est porté par les flots ?

Maintenant que la tortue le lui faisait remarquer, Urashima avait en effet l'impression de flotter légèrement. Il lui semblait d'autre part que les vexations superflues de la tortue à son égard se multipliaient, et il en était exaspéré.

— Je n'ai plus cœur à croire quoi que ce soit. J'en ai assez de l'aventure. Car même quand on me trompe, je n'ai aucun moyen de le deviner. Je suis contraint d'écouter ce que me dit le guide, et c'est tout. Quel attrape-nigaud ! Je ne l'entends pas, moi, le son du *koto*, ni rien du tout d'ailleurs !

Urashima avait finalement renoncé à toute argumentation pour déverser sa colère sans retenue. Sans perdre son calme, la tortue lui répondit :

— N'ayant vécu qu'à la surface de la terre, vous ne pensez à vous orienter que selon les quatre points cardinaux. Il faut que vous sachiez que dans la mer, il existe deux directions supplémentaires : le haut et le bas. Depuis tout à l'heure vous cherchez devant vous les appartements d'Otohime. C'est sur ce point que vous faites grandement erreur. Pourquoi ne regardez-vous pas au-dessus de votre tête ou sous vos pieds ? Le monde de la mer est un monde flottant. L'entrée principale que nous avons franchie, comme la montagne de perles, tout est en suspension et se déplace. Étant vous-même porté par les flots, vous ne vous rendez pas compte que ce qui vous entoure est en mouvement. Vous croyez probablement que, depuis tout à l'heure, vous avez beaucoup avancé, mais en fait vous êtes toujours à la même place. Il se peut même que vous ayez reculé. En ce moment, à cause de la marée, les courants nous entraînent vers l'arrière à belle vitesse. Et puis, comparé à tout à l'heure, tout a remonté vers la surface d'une centaine de brasses. Mais peu importe, allons plus avant sur la passerelle. Holà ! On dirait que le plancher de poissons s'est clairsemé. Prenez garde à ne pas faire un faux pas. Remarquez, même si vous en faisiez un, vous ne risqueriez guère de faire une chute. Vous pesez le poids d'une feuille de papier, n'oubliez pas ! Ce pont est en fait un pont rompu. On ne trouvera rien au bout. Mais prenez garde à vos pieds ! Allez, les poissons ! Écartez-vous un peu ! Le Jeune Maître va à la rencontre d'Otohime. Ces poissons forment pour ainsi dire le baldaquin du bâtiment principal du palais du Dragon. « Baldaquin flottant semblable à une méduse⁽¹²⁾ », si j'ose dire, pour réjouir l'homme de goût que vous êtes.

Les poissons se dispersèrent en silence. Il distingua sous ses pieds le son à peine perceptible du *koto*. C'était un son très proche de celui du

koto japonais, mais moins fort, plus doux, avec un je ne sais quoi de fugitif, de ténu, et des résonances étranges. *La rosée des chrysanthèmes. Un vêtement léger. Le ciel du soir. Le billot. Le sommeil agité. Le faisan versicolore...* Ce n'était aucun de ces morceaux. Pour l'homme de goût qu'était Urashima, la tristesse qui régnait dans ces profondeurs était émouvante à un point insoupçonné, et fragile, mais cependant d'une noblesse inconcevable sur terre.

— Quelle étrange mélodie ! Comment s'appelle-t-elle ?

La tortue tendit l'oreille un instant et lui répondit :

— *Renoncement à la sainteté.*

— Comment ?

— *Renoncement à la sainteté.*

— *Renoncement à la sainteté*, murmura Urashima qui, pour la première fois depuis son arrivée, percevait dans la différence de leur goût le sublime de la vie au palais du Dragon. Assurément sa noblesse était discutable, et les sueurs froides de la tortue à l'entendre discourir de culture traditionnelle ou de légitimité de la distinction, bien compréhensibles. Sa soi-disant distinction n'était qu'affectation et lui-même n'était sans aucun doute qu'un paysan mal dégrossi.

— Dorénavant je croirai tout ce que tu me diras. *Renoncement à la sainteté*, mais bien sûr !

Planté là, bouche bée, il écoutait plus attentivement l'étrange mélodie.

— Bien, on va sauter d'ici. C'est sans danger. Ouvrez grand les bras, comme ça, et avancez d'un pas. En sautant du bord de la passerelle, vous allez descendre lentement, comme porté par les flots, et vous arriverez pile au pied des escaliers du bâtiment central du palais du Dragon. Allez ! Cessez de rêvasser. Il faut sauter. Vous êtes prêt ?

La tortue sombra dans les profondeurs. Urashima se ressaisit, étendit les bras, fit un pas en dehors de la passerelle et se sentit agréablement aspiré vers le bas, les joues caressées par une brise rafraîchissante. Tout autour de lui se colora bientôt en un vert d'ombrage, et à peine eut-il le temps de se rendre compte que la mélodie du *koto* parvenait à ses oreilles plus distinctement qu'il se retrouva près de la tortue au pied des escaliers. Ceux-ci n'avaient en fait pas de degrés clairement dessinés ; c'était une espèce de côte de faible déclivité, parsemée de petites boules aux reflets de cendre étincelants.

— Ce sont aussi des perles ? demanda Urashima à voix basse.

La tortue lui jeta un regard compatissant.

— Pour vous, tout ce qui est cylindrique est une perle. Ne vous ai-je pas déjà dit que les perles, une fois jetées, formaient de hautes montagnes. Ramassez quelques-unes de ces boules pour voir.

Urashima se pencha en avant pour en recueillir des deux mains.

Elles étaient froides au toucher.

— Ce sont des grêlons !

— Je ne plaisante pas. Maintenant, mettez-les dans votre bouche.

Docilement, il enfourna cinq ou six de ces boules froides comme de la glace.

— C'est délicieux.

— N'est-ce pas ? Ce sont des cerises de mer. Ceux qui en mangent vivent trois cents ans sans prendre une ride.

— Ah oui ? Quelle que soit la quantité ? fit Urashima qui, tout homme de goût qu'il était, perdait toute retenue et s'agitait à l'idée d'en manger davantage. Moi, tu sais, les ravages de la vieillesse me font horreur. Mourir ne m'effraie pas tant, mais vieillir, vraiment, ça me répugne. Puis-je en manger encore ?

— Elle sourit ! Levez la tête ! Otohime est sortie pour vous accueillir. Oh ! elle est encore plus belle aujourd'hui.

Une femme de petite taille, drapée d'une fine étoffe bleue, se tenait debout au sommet de la côte aux cerises, un léger sourire aux lèvres. On devinait sous la transparence de l'étoffe la blancheur immaculée de sa peau. De trouble, Urashima détourna les yeux.

— C'est Otohime ? chuchota-t-il à la tortue.

Il était tout rouge.

— Qui voulez-vous que ce soit ? Qu'est-ce qui vous trouble ? Allez ! Dépêchez-vous de la saluer.

— Que dois-je lui dire ? fit Urashima, au comble de l'embarras. À quoi bon me nommer, c'est parfaitement inutile ! Et puis, notre visite est tellement inopinée. Ça n'a aucun sens ! Partons !

Si haute que fût sa destinée, Urashima se révélait en cet instant un vrai poltron et s'apprêtait à prendre la fuite.

— Otohime vous connaît depuis fort longtemps. *Le perron du palais s'étend à dix mille lieues*, comme on dit. Alors, résignez-vous et saluez-la au moins poliment. Même si elle ne vous connaissait pas du tout, apprenez qu'elle ignore tout de la méfiance et autres mesquineries, alors vous n'avez pas besoin de faire des manières. Dites-lui tout simplement que vous êtes venu faire une visite d'agrément.

— Comment ! Quelle grossièreté ! Oh ! elle sourit. Bon, je vais la saluer.

Urashima s'inclina si respectueusement que ses mains touchèrent le bout de ses pieds. La tortue tremblait d'inquiétude.

— Vous en faites trop. C'est répugnant. Vous m'avez sauvé la vie, non ? Prenez un air un peu plus digne, je vous prie. Il n'y a rien de distingué à s'incliner aussi bas que vous le faites. Vous êtes l'hôte d'Otohime. Bien, allons-y. Gonflez la poitrine et pavanez-vous comme si vous étiez le plus bel homme du Japon et ce qu'il y a de mieux en fait d'homme de goût du haut du panier. Pour nous autres, vous avez

tout l'air d'un dandy infatué, mais pour une femme vous êtes tout à fait mou.

— Mais non, il me faut saluer comme il se doit une dame de cette qualité, répondit Urashima, dont la voix s'éraillait sous le coup d'une trop grande émotion. S'emmêlant les jambes, il gravit les escaliers en chancelant. À l'étage, un salon s'étendait à perte de vue, si vaste qu'on aurait pu l'appeler le « salon aux deux mille tatamis ». Et même le terme de « parc » eût sans doute été plus approprié. Des rayons d'un vert d'ombrage y pénétraient d'on ne sait où dans un voile brumeux ; le sol, recouvert lui aussi de petites boules granuleuses pareilles à des grêlons, était parsemé çà et là de roches noires ; et c'était tout. Pas de toiture, bien sûr, ni de piliers. C'était une grande place déserte qui s'étendait à perte de vue, comme un champ de décombres. Toutefois, à y regarder de près, on pouvait distinguer des petites fleurs violettes qui dressaient la tête de place en place entre les boules granuleuses, mais cela ne faisait qu'accroître encore la tristesse du lieu. On n'aurait trouvé nulle part sans doute un lieu aussi calme et retiré. « Comment peut-on vivre dans un tel endroit ? » se demanda-t-il. Une espèce de soupir admiratif lui échappa, et comme cette pensée, loin de le quitter, l'occupait davantage, il jeta un regard furtif à Otohime.

Celle-ci se retourna, silencieuse, et s'éloigna lentement. Il aperçut alors une quantité innombrable de petits poissons dorés qui ondoyaient dans son dos, la suivant à mesure de sa progression. Cette pluie d'or qui tombait sans interruption autour d'elle, ainsi qu'il se l'imaginait, était pour lui la manifestation insigne d'une noblesse inconcevable sur terre.

Otohime marchait pieds nus, son vêtement ondulant autour d'elle. L'observant mieux, il vit que ses petits pieds blêmes ne touchaient pas les boules granuleuses. Il y avait un espace infime entre celles-ci et la plante de ses pieds. Peut-être ses pieds n'avaient-ils jamais foulé quoi que ce fût ? La plante devait en être aussi moelleuse et jolie que celle d'un nouveau-né, songea-t-il, et il se prit à penser qu'Otohime, qui n'usait d'aucun artifice pour s'embellir, était à la fois modeste et raffinée, comme l'incarnation même de la noblesse. Son état d'esprit avait changé peu à peu, il avait envie à présent d'exprimer sa gratitude pour cette aventure, de dire combien il était heureux d'être venu au palais du Dragon, et d'un air extasié, il se lança sur les pas d'Otohime.

— Alors, elle n'est pas mal, hein ? lui glissa à l'oreille la tortue, en lui chatouillant les côtes avec ses nageoires.

— Comment ?... Ces fleurs, fit Urashima qui, troublé, répondait à côté, ces fleurs violettes sont magnifiques.

— Celles-ci ? fit la tortue d'un air indifférent. Ce sont les fleurs des cerisiers de mer. Elles ressemblent un peu aux violettes, n'est-ce pas ?

Mangez leurs pétales et vous serez ivre. C'est l'alcool du palais du Dragon. Et puis, ces choses qui ressemblent à des roches, ce sont des algues. Comme elles sont âgées de plusieurs dizaines de milliers d'années, elles ont l'air dures comme des rocs, mais en fait elles sont encore plus moelleuses que de la pâte de haricot sucrée et meilleures que n'importe quel bon plat terrestre. Chacune a un goût différent. C'est ça, la vie au palais du Dragon : se nourrir d'algues, s'enivrer de pétales de fleurs, se désaltérer de cerises, charmer ses oreilles au son du *koto* d'Otohome et contempler les danses pareilles à des tempêtes de fleurs qu'exécutent les petits poissons. Qu'en dites-vous ? Je vous avais bien prévenu, quand je vous ai invité, que le palais du Dragon était le pays du chant et de la danse, des repas fins et du bon vin ; alors, qu'en pensez-vous ? Vous l'imaginiez différemment ?

Urashima, sans répondre, sourit gravement.

— Je sais bien. Vous vous attendiez à un grand tintamarre, avec des grands plats de *sashimi* de dorade ou de thon, des danseuses vêtues de rouge, et puis des brocarts historiés de corail, d'or et d'argent.

— Pas du tout, rétorqua Urashima, légèrement agacé. Je ne suis pas si vulgaire. J'ai cru quelquefois que j'étais un homme seul, mais depuis que je suis venu ici et que j'ai vu sa solitude, j'ai honte de la vie de poseur que j'ai menée jusqu'à présent.

— Vous voulez parler d'elle ? dit tout bas la tortue et, d'un mouvement indécis, elle leva la tête en direction d'Otohome. Elle ne ressent pas le poids de la solitude. Cela lui est totalement indifférent. C'est lorsqu'on est ambitieux que l'on souffre de la solitude. Quand on ne se fait pas le moindre souci de ces choses d'un autre monde, on peut vivre seul pendant cent, mille ans. Je veux dire, les gens qui ne se préoccupent pas des critiques. Bien, où souhaitez-vous aller ?

— Euh, je ne sais pas... répondit Urashima, surpris par cette question inopinée. C'est que, toi... Elle ne...

— Otohome n'a pas exprimé le souhait que je vous emmène dans tel ou tel endroit en particulier. Elle vous a déjà oublié ! Elle s'en retourne à ses appartements. Cessez de rêvasser ! Vous êtes au palais du Dragon ! N'y a-t-il aucun endroit où vous souhaiteriez aller ? Vous pouvez faire ici tout ce que bon vous semble. Cela ne vous satisfait pas ?

— Arrête de me tourmenter ! Je ne sais plus quoi faire ! s'écria Urashima au bord des larmes. Je ne veux pas me prévaloir de quoi que ce soit mais je pensais que c'était la moindre des choses que d'accompagner Otohome ! Oh ! je ne songe pas un instant à me plaindre, mais tu as l'air d'insinuer que j'aurais des arrière-pensées dégoûtantes ! En fait, tu es vraiment malveillant ! C'est méchant ! Jamais je n'ai eu de telles pensées ! C'est vraiment méchant !

— Ne vous en faites donc pas tant ! Otohome est une personne très

sérène. Vous êtes un hôte de marque, ayant fait un long voyage de la terre ferme jusqu'ici, et qui plus est, vous êtes mon sauveur. Il est donc naturel qu'elle soit venue vous accueillir. Et puis, comme vous êtes un homme ouvert et bien fait de sa personne – non, pardon, je plaisante –, vous ne supportez pas d'être aussi bizarrement dédaigné... Quoi qu'il en soit, Otohime est sortie jusqu'aux marches du palais accueillir une personne de qualité venue lui rendre visite. Ensuite, la conscience tranquille, elle fait en sorte que vous passiez quelques jours ici à faire selon vos désirs ce que bon vous semblera et, comme si elle ne vous connaissait plus, comme ça, elle se retire dans ses appartements. Je vous avouerai que, nous non plus, nous ne comprenons pas toujours très bien le comportement d'Otohime. Elle est toujours, en toutes circonstances, d'une telle sérénité !

— Ah ! Avec ce que tu viens de me dire, j'ai l'impression de comprendre un peu mieux. Je pense que tes suppositions sont globalement justes. En somme, c'est peut-être ainsi que les vrais aristocrates reçoivent. Accueillir, puis oublier son hôte. Et faire en sorte qu'il dispose sans cérémonie des mets les plus délicats et des alcools les plus fins. Les danses ne sont pas exécutées et la musique n'est pas jouée dans l'intention grossière de lui faire bon accueil. Otohime ne joue pas du *koto* pour qu'on l'écoute. Les poissons s'amuse gaiement et en toute liberté à des danses qu'ils n'ont pas la prétention de montrer à qui que ce soit. On n'escompte pas les compliments de l'hôte et celui-ci n'est aucunement obligé d'y prêter une attention particulière, de se composer un visage ravi, car peu importe qu'il se vautre quelque part et feigne de les ignorer : le maître des lieux a oublié son existence même et lui a donné l'autorisation d'agir à sa guise. Qu'il mange ou ne mange pas selon les caprices de son appétit ; qu'ivre, il écoute le *koto* à demi endormi, rien n'est discourtois. Ah ! c'est toujours de cette façon qu'il faudrait traiter ses hôtes ! Je voudrais leur montrer avec quelle générosité sont accueillis les invités au palais du Dragon, à tous ces fieffés coquins de pingres qui déploient tant de ruse et d'artifice quand ils reçoivent un prestigieux invité ! Ils fondent toutes leurs relations sociales sur le mensonge et vous font servir avec ostentation des plats sans saveur, vous retournent des compliments oiseux, s'esclaffent de rire quand il n'y a pas lieu de le faire ou font montre de leur étonnement aux histoires les plus banalement plates ! Ces gens-là n'ont qu'une seule crainte, qui jamais ne les quitte : rabaisser leur propre dignité. Aussi, toujours en alerte, ils tournent sans jamais s'avancer et n'ont pas plus de sincérité que de crasse sous les ongles ! Non, mais ! Qu'est-ce que ça signifie ? Devoir signer un acte notarié pour un verre qu'on m'a offert et que j'ai bu ! C'est insupportable !

— Dites-moi, comme vous y allez ! fit la tortue, transportée de joie.

Prenez garde, à vous exalter à ce point, vous allez nous faire une attaque. Allez, asseyons-nous sur ces rochers d'algues et buvons quelques gorgées d'alcool de cerise. Le parfum des pétales de cerisier peut sembler un peu fort la première fois. Aussi, mélangez-les avec cinq ou six cerises que vous placez sous votre langue. Cela donne en fondant un alcool rafraîchissant. Le goût est différent selon la manière dont on les mélange. Élaborez un mélange à votre idée et buvons !

Urashima était d'humeur à boire quelque chose d'un peu corsé. Il prit trois pétales et deux cerises qu'il déposa sur le bout de sa langue. En un instant sa bouche se trouva pleine d'un alcool savoureux. Il était ravi. L'alcool coula en un instant dans son estomac, lui chatouillant la gorge au passage, et il se sentit joyeux comme si une lumière illuminait subitement l'intérieur de son corps.

— C'est agréable. On a raison de dire que l'alcool balaie les soucis.

— Les soucis ? releva aussitôt la tortue. Seriez-vous d'humeur mélancolique ?

— Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, répondit-il, et il se força à rire pour dissimuler son embarras. Puis, ayant poussé un petit soupir de soulagement, il jeta furtivement un regard à la silhouette d'Otohime.

Elle marchait, seule et silencieuse. Baignant dans la lumière vert pâle, on eût dit une algue transparente et parfumée, qui avançait en oscillant lentement au rythme des mouvements marins.

— Où s'en va-t-elle ainsi ? murmura-t-il sans s'en rendre compte.

— À ses appartements, répondit la tortue avec indifférence, faisant une moue d'évidence.

— Ses appartements, ses appartements, tu n'as que ce mot à la bouche depuis tout à l'heure, mais ils sont où, ses appartements ? Il n'y a rien ici, nulle part !

Dans cette salle immense, baignée d'une lumière sans éclat, qui s'étendait, uniforme comme un désert, au-delà de la portée du regard, aucune ombre ne signalait l'existence d'un palais.

— Tout là-bas, dans la direction qu'Otohime a empruntée, tout là-bas, vous ne voyez rien ?

Urashima plissa les yeux et braqua son regard dans la direction que lui indiquait la tortue.

— Ah ! Maintenant que tu me le dis, il me semble apercevoir quelque chose.

Fort loin, à près d'une lieue de distance, pour autant qu'il pouvait en juger, à proximité d'une zone mouvante et indistincte, pareille aux fonds abyssaux, il crut distinguer comme une petite fleur aquatique toute blanche.

— C'est ça, là-bas ? Cette petite chose ?

— Pour se reposer seule, Otohime n'a guère besoin d'un vaste

palais.

— Vu sous cette angle, certes, mais... fit Urashima, occupé à boire un cocktail de cerises qu'il s'était préparé. Est-elle toujours – comment dire ? – aussi taciturne ?

— Oui. La parole ne naît-elle pas de l'angoisse de vivre ? Tel le sol en décomposition qui engendre un champignon rouge vénéneux, l'angoisse de vivre n'est-elle pas le ferment des mots ? Les paroles d'allégresse, certes, existent, mais ne sont-elles pas elles-mêmes le produit d'un calcul répugnant ? L'homme, au sein même de son allégresse, ressent l'angoisse. Ses paroles ne sont que calcul. Affectation. Où l'angoisse n'existe pas, les bas calculs sont superflus. Pour ma part, je n'ai jamais entendu Otohime parler. Et je ne crois pas non plus qu'elle pratique au fond de son cœur, à l'instar de beaucoup de gens taciturnes, cette espèce d'observation acerbe de tous ceux qui l'entourent. Otohime ne pense à rien. Elle passe son temps comme ça, un sourire esquissé aux lèvres, à pincer son *koto* ou à arpenter cette vaste salle, la bouche pleine de pétales de cerisiers. Elle ne s'en fait vraiment pas.

— Vraiment ? Otohime aussi boit de l'alcool de cerise ? C'est tellement bon aussi. Comparé à ça, tout le reste devient superflu. Puis-je me permettre d'en prendre encore un peu ?

— Je vous en prie. Vous seriez bien bête de vous en priver. Tout vous est permis ici, sans restriction aucune. Voulez-vous manger quelque chose ? Tous les rochers que vous voyez ici sont des mets succulents. Que préférez-vous ? Manger gras ? Léger ? Un peu aigre ? Il y en a pour tous les goûts.

— Ah ! le son du *koto*. Je peux m'étendre pour l'écouter ?

À vrai dire, c'était la première fois de sa vie que tout lui était permis. À cette pensée, oubliant tout de la correction des hommes de goût, Urashima s'allongea de tout son long.

— Quel bonheur de se vautrer comme ça quand on a bien bu ! Je mangerais bien quelque chose. Y a-t-il une algue qui a goût de faisan grillé ?

— Bien sûr.

— Et puis, une algue à la mûre ?

— Oui, certainement. Mais je m'aperçois que, vous aussi, vous aimez la nourriture rustique.

— Je dévoile ma vraie nature. C'est que je suis un paysan ! C'est ça, paraît-il, le comble de la distinction !

Sa façon de parler même avait changé.

Au-dessus d'eux, au loin, le grand dais formé par les poissons qui ondoyaient paisiblement semblait un voile de brume bleuté. Une bande de ces poissons s'en échappa brusquement et se mit à danser en tous sens. Leurs écailles argentées luisaient comme si dans le ciel la

neige tombait en tourbillonnant.

Il n'y avait ni jour ni nuit au palais du Dragon. On y baignait perpétuellement dans une lumière d'un vert d'ombrage et dans une fraîcheur de matin de mai. Combien de jours avait-il passé ici ? Urashima n'en avait aucune idée. Tout, pendant son séjour, lui avait été permis. Il avait même pénétré dans les appartements d'Otohime sans qu'elle manifestât la moindre répugnance. Seul un sourire s'était dessiné sur ses lèvres.

Et puis Urashima finit par se lasser. Peut-être se lassa-t-il que tout lui fût permis. Il en vint à regretter sa misérable vie d'avant. Sur la terre ferme, les gens s'inquiétaient des critiques d'autrui, menaient des vies sans éclat, mesquines, faites de larmes et de colères, se disait-il, accablé de compassion. Il allait même jusqu'à leur trouver une certaine beauté.

Urashima fit ses adieux à Otohime. Un sourire fut sa seule réponse. On lui pardonnait même la précipitation de son départ. Bref, on lui pardonnait n'importe quoi. Du début à la fin. Elle le raccompagna jusqu'aux marches du palais et, toujours sans parler, lui tendit un petit coquillage. C'était un coquillage bivalve, hermétiquement clos, d'où s'échappaient des rayons multicolores et éblouissants. C'était le fameux écrin du palais du Dragon.

L'aller est plein d'entrain, le retour se fait contraint. Assis de nouveau sur le dos de la tortue, Urashima quitta le palais du Dragon dans un état second. Une étrange mélancolie lui serrait le cœur.

— Ah ! j'ai oublié de les remercier. Ce palais est unique. Je regrette de ne pas y être resté à jamais. Mais je suis un homme de la surface. Aussi agréable que la vie soit ici, je ne peux pas abandonner la maison, le village qui sont miens et demeurent toujours dans un coin de ma mémoire. Quand je m'assoupis, ivre de cet alcool délicieux, c'est à mon pays natal que je rêve. Quelle tristesse ! Je ne méritais pas de vivre dans un endroit aussi merveilleux.

Ainsi, s'abandonnant au désespoir, Urashima se mit à crier à tue-tête :

— Oh là là ! Ça ne va pas du tout ! Je suis malheureux !

Puis, s'adressant à la tortue :

— Je ne sais pas pourquoi mais ça ne va pas du tout. Hé ! la tortue ! Dis-moi quelque chose, n'importe quoi, même des méchancetés. Tu n'as pas ouvert la bouche depuis tout à l'heure.

La tortue, depuis un moment, en effet, fendait les flots sans dire un mot.

— Tu es fâchée ou quoi ? C'est parce que je suis parti sans payer, comme un voleur ?

— Cessez donc de toujours interpréter les choses en mauvaise part ! Voilà bien un des travers des gens de la surface qui les rendent

insupportables. Partir quand on n'en a pas envie. Combien de fois vous ai-je répété depuis le début : faites comme bon vous semble !

— Dis donc, toi non plus, ça n'a pas l'air d'aller très fort.

— Regardez-vous plutôt, vous êtes complètement abattu. Moi, pour ce qui est d'accueillir les gens, pas de problème, mais les raccompagner, c'est pas mon truc.

— *L'aller est plein d'entrain...* c'est ça.

— C'est pas le moment de plaisanter. Si vous croyez que c'est amusant de raccompagner les gens. On ne fait que se lamenter, dire des choses dont personne n'est dupe... Ça me donne plutôt envie de couper court et de vous planter là.

— Ma parole, tu es triste aussi, n'est-ce pas ? fit Urashima, tout ému. Je te suis extrêmement reconnaissant de ce que tu as fait pour moi. Sincèrement, merci.

Sans répondre, la tortue secoua sa carapace de l'air de dire : « Qu'est-ce qu'il me raconte là ? » puis se remit à nager à bonne allure.

— Otohime, finalement, elle est toute seule, n'est-ce pas ? fit Urashima en poussant un soupir langoureux. Il est joli, le coquillage qu'elle m'a donné, mais on ne peut pas le manger, hein ?

La tortue étouffa un rire :

— Ce séjour au palais du Dragon a fait de vous un sacré goinfre, dites donc. Je ne crois pas que ce coquillage soit comestible. Je n'en sais rien, mais est-ce qu'il ne renferme pas quelque chose ?

Tel le serpent du jardin d'Eden, la tortue venait de tenir à l'instant des propos propres à exciter la curiosité humaine. C'est là probablement le destin commun à tous les reptiles. Non, on ne peut pas dire ça, ce serait trop injuste envers cette pauvre tortue. N'avait-elle pas déclaré auparavant sur un ton solennel : « Je ne suis pas le serpent du jardin d'Eden, mais, ne vous en déplaise, une tortue du Japon. » Il serait injuste de ne pas la croire. Et puis, à en juger par son attitude envers Urashima jusqu'à ce moment, rien ne laisse entendre qu'elle ait été portée, par esprit de vice, à susurrer des tentations mortifères à la manière du serpent du jardin d'Eden. Elle donne l'impression, au contraire, de n'être rien d'autre qu'une aimable bavarde dont la verve moqueuse ondule comme un *koi no fukinagashi*^[13] au vent. Autrement dit, elle n'avait pas la moindre mauvaise intention. Voilà comment j'entends l'interpréter.

La tortue poursuivit :

— Mais, ce coquillage, il est peut-être préférable que vous ne l'ouvriez pas. Parce qu'il contient certainement quelque chose comme l'âme du palais du Dragon. Si une fois arrivé sur terre vous l'ouvriez, il se pourrait qu'un mirage étrange s'en élève et, qui sait, vous fasse perdre la raison, ou bien qu'un raz de marée provoque d'immenses inondations. En tout cas, j'ai l'impression qu'il n'arriverait rien de bon

si vous laissiez s'échapper à la surface de la terre de l'oxygène provenant du fond des mers.

Urashima prit au sérieux les paroles bienveillantes de la tortue :

— C'est probable, en effet. À supposer que l'atmosphère si noble du palais du Dragon se trouve scellée dans ce coquillage, il est fort possible qu'au contact de l'air vil de la surface cela provoque, dans la confusion, une explosion gigantesque. Alors je le conserverai tel quel comme le trésor de ma maison.

Ils émergèrent. Les rayons du soleil éblouirent Urashima. Il reconnut la côte de son village. Sans perdre un instant, il allait se précipiter chez lui, rassembler ses parents, ses frères et sœurs, ainsi que tous les domestiques, et leur raconter par le menu son séjour au palais du Dragon. « La force de croire, voilà l'aventure ! Le soi-disant raffinement de ce monde n'est qu'une singerie mesquine ! Et la soi-disant légitimité qu'un autre nom de la vulgarité ! Vous comprenez ? La vraie distinction, c'est le renoncement à la sainteté ! Pas seulement se résigner ! Vous comprenez ? Les critiques et toutes ces choses assommantes n'existent pas, tout est permis, sans restriction ! Alors, un sourire suffit ! Vous comprenez ? On oublie son hôte ! Vous ne comprenez pas ? » Il allait étaler tel quel devant eux tout le savoir qu'il venait d'acquérir. Et si l'ombre d'un doute apparaissait sur le visage de son frère, le rationaliste, alors il lui mettrait sous le nez le magnifique présent qu'il avait reçu, de manière à lui fermer son clapet.

Et, dans l'emportement de son exaltation, il sauta sur la grève, oubliant même de saluer la tortue, et se rua à toutes jambes en direction de sa maison natale.

Qu'est-il arrivé à l'ancien village ?

Qu'est-il arrivé

À l'ancienne maison ?

À perte de vue s'étend

Une lande déserte,

Sans l'ombre d'un homme,

Ni la trace d'un chemin.

Mais, seul dans les pins,

Le souffle du vent...

Voilà ce qui était advenu. Après avoir erré longtemps sans rien trouver, Urashima eut envie d'ouvrir le coquillage du palais du Dragon. Il n'est guère nécessaire d'en imputer la responsabilité à la tortue. Cette faiblesse qui pousse d'autant plus un homme à ouvrir quelque chose qu'on lui a dit de ne pas le faire, ressortit à une psychologie qui, outre le conte d'Urashima, se retrouve également

dans le mythe grec de la boîte de Pandore. Certain que l'interdiction d'ouvrir la boîte piquerait sa curiosité et qu'à coup sûr elle l'ouvrirait tôt ou tard, c'est dans une intention maligne que cet ordre avait été notifié à Pandore. Au contraire, notre brave tortue n'a averti Urashima que par pure bonté. On peut ajouter foi à ses paroles, me semble-t-il, car à ce moment-là elle parlait sérieusement. C'est une tortue honnête. Elle ne porte pas cette responsabilité. Je pourrais en témoigner avec toute la conviction nécessaire.

Cependant, il n'en demeure pas moins une question bizarre. Le conte d'Urashima Tarô, tel qu'il est rapporté généralement, se poursuit comme suit : Urashima ouvrit le coquillage, une fumée blanche s'en échappa et il se retrouva métamorphosé en un vieillard de trois cents ans ; ce qui entraîne, pour conclure, des considérations du genre : il aurait mieux fait de ne pas ouvrir le coquillage, car il n'en serait pas réduit à ça, le pauvre, etc. Or, à ce niveau du texte, je suis saisi d'un doute profond. De même que la boîte de Pandore était remplie de tous les maux du genre humain, le présent du palais du Dragon ne recelait-il pas l'horrible vengeance ou bien le châtiment d'Otohime ? Cependant qu'elle demeurait si parfaitement silencieuse, ce simple sourire affiché sur son visage, et qu'elle se donnait l'air de tout permettre sans restriction, Otohime ne gardait-elle pas en son for intérieur une intransigeance implacable ? Et n'est-ce pas pour infliger à Urashima une cruelle punition de son comportement capricieux, à ses yeux impardonnable, qu'elle lui a offert ce coquillage ? À moins, pour ne pas faire preuve d'un pessimisme aussi radical, que ce soit avec une intention tout à fait innocente – on sait que ces nobles personnages se livrent souvent à des railleries cruelles avec une froide indifférence – qu'elle ait commis cette méchante plaisanterie ? Quoi qu'il en soit, qu'une princesse censée représenter la distinction même ait offert un présent de la sorte, voilà qui est inexplicable.

Lorsque Pandore ouvrit la boîte, la Maladie, la Terreur, la Rancune, la Mélancolie, le Doute, la Jalousie, la Haine, l'Imprécation, le Remords, la Servilité, l'Avidité, le Mensonge, l'Indolence, la Violence, etc., tous les maux imaginables qu'elle renfermait s'échappèrent en même temps comme une nuée de fourmis ailées et se répandirent d'un bout à l'autre du monde. Mais quand Pandore, pétrifiée, baissa la tête pour regarder au fond de la boîte vide, elle y trouva une petite pierre précieuse qui dans ces ténèbres scintillait comme une étoile. Sur cette pierre était gravé le mot « Espoir ». Elle le lut et le sang monta à ses joues d'albâtre qui rosirent un peu. C'est depuis lors, dit-on, que, puisant courage et ténacité dans l'espoir, l'homme peut faire face à ces maux, aussi violents que soient leurs assauts. Tel est rapporté le mythe de la boîte de Pandore, et l'on voit que, comparativement, le présent du palais du Dragon n'a rien d'attrayant. De la fumée, un point c'est

tout. Et puis, aussitôt, un vieillard de trois cents ans. À supposer même que cette étoile d'« espoir » se fût trouvée déposée à l'intérieur du coquillage, Urashima était d'ores et déjà métamorphosé en un vieillard tricentenaire. Et donner l'« espoir » à une personne de cet âge, cela ressemble vraiment trop à une mauvaise blague. Non, c'est impossible. Alors, dans ce cas, pourquoi ne lui aurait-on pas donné un peu de « renoncement à la sainteté » ? Mais, là encore, n'oublions pas son âge. Il n'est plus guère nécessaire d'offrir un présent si prétentieux, si affecté, à un tricentenaire qui est certainement déjà pas mal résigné ! Finalement, tout est parfaitement inutile. Il n'y a aucun moyen de lui venir en aide. C'est vraiment un cadeau empoisonné qu'on lui a fait.

Pourtant, si je m'arrêtais ici, il se pourrait bien que des étrangers me disent : « Les contes japonais sont bien plus cruels que les mythes grecs. » Et cela serait très regrettable. Pour l'honneur de ce palais du Dragon qui m'est si cher, il me faut d'une manière ou d'une autre découvrir une signification noble à ce mystérieux présent. Quelles que soient les centaines d'années terrestres auxquelles correspondent les quelques jours passés au palais du Dragon, il n'était en rien nécessaire de faire porter à Urashima, sous la forme de ce présent encombrant, le poids de ces années. Le conte serait encore compréhensible s'il s'était métamorphosé en un vieillard chenu de trois cents ans à l'instant même où il émergeait. D'autre part, si l'intention d'Otohime était d'accorder à Urashima une jeunesse éternelle, il n'était pas besoin de lui faire emporter cet article dangereux portant la mention « Interdit d'ouvrir ». Il suffisait de s'en débarrasser dans un coin du palais, non ? À moins que cela signifîât : « Tes excréments, tu devrais les emporter avec toi » ? Et alors, il y a comme une insinuation extrêmement grossière. Je ne pouvais admettre qu'Otohime, cette adepte du « renoncement à la sainteté », eût pu ourdir un projet aussi bas, guère plus noble qu'une scène de ménage dans les baraquements. Vraiment, je ne comprenais pas. J'y ai réfléchi longtemps et je crois que j'ai fini par y voir un peu plus clair. Somme toute, nous nous sommes mépris en croyant que c'était pour Urashima un grand malheur d'avoir trois cents ans. Il n'est pas écrit dans le livre d'images, après sa métamorphose : « Vraiment, quelle situation misérable ! Le pauvre ! »

***Aussitôt, il fut métamorphosé
En un vieillard chenu.***

C'est sur ces mots que le conte s'achève. Il n'y a que des profanes comme nous pour juger arbitrairement qu'Urashima est malheureux ou stupide. Pour lui, ce n'était absolument pas un malheur.

J'ai essayé d'imaginer que l'étoile « Espoir » se fût trouvée dans le coquillage et qu'elle eût secouru Urashima, mais cela m'a semblé d'un

goût un peu puéril, avec de surcroît un arrière-goût de factice. Urashima a été sauvé par la seule fumée qui s'est échappée. Il n'est pas nécessaire que quelque chose ait été déposé à l'intérieur du coquillage. Là n'est pas le problème.

Il est dit :

Le temps est le salut de l'homme.

L'oubli est le salut de l'homme.

L'accueil sublime du palais du Dragon atteint la perfection grâce à ce superbe présent. Ne dit-on pas que le souvenir est d'autant plus beau qu'il est lointain ? En outre, ce sont les propres dispositions d'Urashima qui sont à l'origine de ses trois cents ans. Il conservait encore la permission sans restriction d'Otohome. S'il n'avait pas été triste, Urashima n'aurait pas ouvert le coquillage. C'est peut-être en désespoir de cause, pour y trouver un réconfort, qu'il l'a ouvert. Il obtint aussitôt trois cents ans – et l'oubli. Ne cherchons pas d'autre explication. Une compassion aussi profonde est un élément des contes japonais.

On dit qu'Urashima vécut ensuite dix années d'une vieillesse heureuse.

LE MONT CRÉPITANT

Le lapin du conte du *Mont Crépitant* est une jeune fille, et le raton, qui essuie ces lamentables avanies, un homme repoussant, épris d'elle. Voici une évidence qui, selon moi, ne saurait être remise en question. Les faits se sont produits, dit-on, dans la province de Kôshû, au bord du lac Kawaguchi, l'un des cinq lacs du mont Fuji, c'est-à-dire dans les environs de la montagne qui domine l'actuel Funatsu. Les habitants du Kôshû ont un tempérament, disons, rustique. C'est pourquoi, sans doute, ce conte est quelque peu rude comparé aux autres. Il est d'abord, et dès le début, d'une grande cruauté. Une « soupe à la vieille », en effet, c'est ignoble. On trouverait difficilement matière à plaisanterie avec une chose pareille. D'ordinaire, le raton est un animal qui joue des tours stupides, mais dans ce conte, quand il en vient à disperser les ossements de la vieille sous l'*engawa*⁽¹⁴⁾, il dépasse les limites de l'horreur. Ce passage est certainement à l'origine de la censure qui, à mon grand regret, n'a pas manqué de frapper une œuvre « destinée à la jeunesse ». La version illustrée disponible de nos jours dans le commerce est, pour cette raison, prudemment édulcorée : le raton s'y contente d'égratigner la vieille au moment où il prend la fuite. Ce procédé permet certes de contourner la censure, et je n'y verrais rien à redire si, cependant, en représailles de ce moindre mal, la conduite du lapin ne devenait alors par trop acharnée. Car ce dernier n'abat pas sa victime d'un soufflet, en fringant vengeur qu'il serait. Il la tourne en ridicule, la bafoue encore et encore, pour finalement l'abandonner, plus morte que vive, à une noyade certaine dans une barque d'argile. Ces procédés, tous machiavéliques, ne sont guère dans les usages du code de l'honneur des samourais. Si encore le raton commettait le vilain tour de la « soupe à la vieille », alors il n'y aurait rien qui pût étonner dans le traitement que le lapin lui inflige en représailles. Mais dès lors que, dans cette version du conte, par crainte tant de l'impact sur les âmes innocentes que de l'interdiction de vente, le raton se contente de blesser la vieille au moment où il prend la fuite, les humiliations et les souffrances que le lapin lui fait subir, culminant dans l'outrance de la noyade, me semblent quelque peu injustifiées.

À l'origine, le raton vivait paisiblement dans la montagne et n'était nullement enclin au crime.

Capturé par le vieillard, il se vit pour tout destin d'être servi en

soupe ; alors il chercha un moyen de s'enfuir, n'importe lequel, se débattit désespérément, mais ne parvint en dernière instance à échapper à la mort qu'aux dépens de la vieille. Il serait ignoble d'avoir prémédité la « soupe à la vieille ». Sans doute, à la manière décrite dans la version disponible de nos jours, est-ce dans l'inévitable tension du moment, lorsqu'il se débat comme dans un délire, qu'involontairement et pour ainsi dire par légitime défense, il l'a blessée. Je n'y vois pas un crime si terrible.

Ma fille de cinq ans est très laide ; c'est le portrait de son père. Il semble malheureusement qu'elle ait aussi parfois les mêmes idées farfelues que lui. Comme je lui lisais *Le Mont Crépitant* dans l'abri antiaérien, elle a lâché inopinément :

— Pauvre raton...

« Pauvre... », c'est une expression qu'elle a entendue récemment et qu'elle répète à qui mieux mieux avec l'évidente arrière-pensée d'obtenir les louanges de sa mère trop indulgente. Aussi cela ne m'a pas surpris outre mesure. À moins que ce ne soit depuis que son papa l'a emmenée au parc zoologique d'Inokashira, pas très loin d'ici, où elle a contemplé un moment toute une bande de rats qui arpentaient leur cage de long en large. Elle s'est probablement convaincue que les rats sont des animaux adorables et, sans plus de raisons, donne sa préférence à celui du conte. Quoi qu'il en soit, ma petite compatissante parle un peu à tort et à travers. Les fondements de sa pensée sont encore fragiles et les causes de sa compassion embrumées. Rien, au demeurant, qui vaille qu'on s'y attarde. Et pourtant, ces mots lancés à la légère par cette enfant m'ont donné à réfléchir. Cette petite, qui ignore tout, ne fait que répéter à tort et à travers ce qu'elle vient d'entendre. Ce sont néanmoins ces mots qui font comprendre à son père qu'en effet la vengeance du lapin est un peu trop cruelle. Pour une enfant de cet âge, il pourra toujours trouver un subterfuge et lui raconter quelque chose, mais un enfant plus grand, possédant déjà des notions sur le code de l'honneur des samourais ou sur la loyauté, ne constatera-t-il pas que les méthodes punitives employées par le lapin sont « sales » ? Et là est tout le problème...

Arrivé à cette conclusion, ce père stupide fronça les sourcils.

Il est évident qu'un élève du niveau de l'école publique concevrait quelques doutes à propos de cette histoire telle qu'elle est racontée dans sa version récente : pour quelques coups de patte à la vieille, un raton devient le jouet d'un lapin impitoyable qui met le feu à son dos, puis applique du piment rouge sur sa plaie à vif et, en fin de compte, le condamne à une mort lamentable dans une barque d'argile... Et même en admettant que le raton ait voulu goûter à de la « soupe à la vieille », pourquoi le lapin ne commence-t-il pas par se nommer

loyalement, avant de le pourfendre de l'épée du châtiment ? L'excuse de sa faiblesse n'est pas recevable dans ce cas. Une vengeance doit être exécutée loyalement, car les dieux sont les alliés de la justice. Même avec un adversaire supérieur, il faut s'écrier : « Les dieux le veulent ! » et fondre sur lui. Et si, malgré tout, la balance a pesé en sa faveur, il ne reste qu'à se retirer sur le mont Kurama pour s'y adonner avec ardeur au maniement de l'épée, aiguillonnant sa rancune par de grandes privations. C'est depuis toujours ce que font les grands hommes du Japon.

La littérature japonaise n'a pas encore produit, me semble-t-il, de récit de vengeance dans lequel un héros, pour quelque raison que ce soit, recourt à des stratagèmes et en vient à torturer sa victime jusqu'à la mort. Il n'y a guère que dans *Le Mont Crépitant*, mais le procédé n'y est pas glorieux. « Vraiment, ça n'est pas viril ! » Enfant comme adulte, quiconque un tant soit peu épris de justice n'éprouvera-t-il pas un léger malaise à la lecture de ce conte ?

Mais rassurez-vous. Moi aussi j'ai médité cette question, et j'ai compris pourquoi la conduite du lapin était si peu virile. Ce lapin n'est pas un homme, j'en suis convaincu, mais une jeune fille de quinze ans. Belle mais ne connaissant pas encore le désir, elle appartient précisément à cette catégorie de femmes parmi lesquelles se recrutent les natures les plus cruelles de l'humanité.

On trouve dans la mythologie grecque nombre de déesses d'une grande beauté. D'entre elles, si l'on excepte Aphrodite, la déesse vierge Artémis est probablement celle qui a le plus d'attraits. Comme chacun sait, Artémis est la déesse lunaire ; sur son front brillent les rayons pâles de la nouvelle lune. Fièrre et astucieuse, elle est en un mot le pendant féminin d'Apollon. Tous les animaux sauvages de la terre lui sont soumis. Mais elle n'est pas pour autant une femme brutale, au physique robuste et hommasse. Petite, élancée, ses membres sont grâciles et son visage est empreint d'une beauté étrange à vous en donner le frisson. Ses seins, menus, n'ont pas la féminité de ceux d'Aphrodite. Elle châtie avec indifférence tous ceux qui n'ont pas l'heur de lui plaire. L'aspergeant d'eau, elle métamorphosa en daim un homme qui la contemplait furtivement en train de prendre son bain. Si la simple indiscretion d'un regard a provoqué sa fureur, je me demande quel traitement elle aurait infligé à l'homme qui se serait risqué à prendre sa main. L'homme amoureux d'une telle femme est voué aux pires avanies. Et pourtant c'est précisément ce genre de femmes redoutables dont les hommes, et les hommes stupides d'autant mieux, s'amourachent le plus facilement. Les conséquences sont généralement sans surprise.

Que ceux qui en douteraient observent le pauvre raton. Il soupire depuis déjà longtemps après le lapin-jeune fille. Mais que son crime

soit la « soupe à la vieille » ou des coups de patte, le châtiment qui lui est infligé, à la fois pervers et si peu viril, n'est plausible que si ce lapin est bien, tel que je l'ai défini, une jeune fille du type artémisien. Il faut bon gré mal gré s'y résoudre.

Qui plus est, comme tous ceux qui s'éprennent de ce genre de femmes, ce raton-là faisait pâle figure parmi ses propres congénères. C'était un cul-terreux, un demeuré qui ne pensait qu'à s'empiffrer. Aussi n'y avait-il pas grand jeu à pronostiquer le tour lamentable qu'allaient prendre les événements.

Capturé par le vieillard, le raton aurait fini servi en soupe si, désespérant de revoir le lapin-jeune fille, il ne s'était débattu comme un beau diable. Il parvint à s'enfuir, retourna dans la montagne et erra à sa recherche en marmonnant des choses inaudibles.

— Réjouis-toi ! s'exclama-t-il, tout rayonnant, quand enfin il le trouva. Je l'ai échappé belle ! J'ai guetté le départ du vieux et, dès qu'il est sorti, la vieille n'a pas eu le temps de crier gare que je lui faisais son affaire. Et me voilà ! Je suis un veinard, moi !

Puis, postillonnant de tous côtés, il se mit à lui raconter tous les détails de sa victoire sur l'infortune. Le lapin fit un bond en arrière pour éviter les postillons, et, pendant que l'autre racontait son histoire, il lui dardait un regard qui en un mot signifiait : « Peuh ! »

— Et de quoi je devrais me réjouir, tu peux me le dire ? C'est immonde de postillonner comme ça ! En plus, je te signale que ces deux vieillards sont mes amis, au cas où tu ne le saurais pas !

— Ah bon ? fit le raton, stupéfait. Je n'étais pas au courant. Excuse-moi. Si je l'avais su, ils auraient bien pu faire de moi de la soupe ou ce qu'ils voulaient... ajouta-t-il, déconfit.

— Tu peux bien dire ça maintenant qu'il est trop tard ! Figure-toi que j'allais souvent dans leur jardin et qu'ils m'offraient des fèves dont je me faisais un régal ! Ne me dis pas que tu ne le savais pas ! C'est affreux de mentir à ce point ! Je te déteste !

L'arrêt était sans appel et, à cet instant déjà, le lapin devait nourrir en son cœur le désir d'une sorte de vengeance à l'endroit du raton. La colère d'une vierge est toujours mordante, mais elle devient implacable quand celui contre qui elle se déchaîne est à la fois hideux et stupide.

— Pardonne-moi ! Je t'assure que je n'en savais rien. Je ne mens pas, tu peux me croire ! s'obstinait-il, sa voix prenant des inflexions suppliantes. Il allongea le cou et s'inclina mais, ayant aperçu un fruit tombé, il s'en saisit prestement et le dévora. Puis, tout en jetant des regards de droite et de gauche pour voir si par hasard il n'y en avait pas d'autres, il dit : Vraiment, tu sais, de te voir aussi furieuse par ma faute, ça me donne envie de mourir.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu ne penses qu'à te remplir

l'estomac !

Et pour lui manifester son mépris, le lapin lui tourna le dos.

— Non seulement tu es vicieux, mais tu te goinfrs comme un porc !

— N'y fais pas attention ! J'ai l'estomac dans les talons, fit-il, jetant toujours des regards aux alentours. Vraiment, j'aimerais que tu saches combien je suis confus...

— Et je t'interdis de t'approcher de moi ! Il pue, l'animal ! Écarte-toi encore par là. Il paraît que tu manges les lézards. On me l'a dit ! Et, je n'en ai pas cru mes oreilles, des crottes aussi !

— Certainement pas, répondit le raton avec un sourire forcé. Il semblait être toutefois incapable d'exprimer une dénégation plus forte et ajouta encore plus faiblement, en tordant la bouche : Certainement pas, non.

— Cesse donc de te donner des airs ! Ta puanteur, là, ce n'est pas une puanteur normale, fit le lapin, lui ôtant tout espoir avec indifférence. Puis, comme si une idée lui avait traversé l'esprit, les yeux brillants, il se tourna vers le raton en se mordant les lèvres pour ne pas rire : Bon, pour cette fois, je te pardonne. Eh ! Je t'ai déjà dit de ne pas approcher ! Faut toujours t'avoir à l'œil ! Tu devrais essayer cette bave, ça te dégouline partout sur le menton... Calme-toi et écoute. Pour cette fois, exceptionnellement, je veux bien te pardonner, mais à une condition. Le vieillard est certainement très abattu en ce moment et il n'a probablement plus le courage d'aller dans la montagne ramasser des branchages, aussi je propose que nous y allions tous les deux à sa place.

— Tous les deux ? Toi et moi ?

Les petits yeux troubles du raton s'enflammèrent de joie.

— Tu ne veux pas ?

— Si, bien sûr. Allons-y dès maintenant !

Sa voix s'éraillait de bonheur.

— Nous irons plutôt demain. Demain de bonne heure. Tu dois être fatigué aujourd'hui, et puis ton ventre est vide, dit le lapin d'une voix douceuse.

— Formidable ! Je vais préparer plein de provisions pour demain. Je travaillerai d'arrache-pied à faire des fagots et je les livrerai à la maison du vieillard. Et alors, tu me pardonneras, hein ? Nous redeviendrons bons amis, hein ?

— Eh ! Doucement ! Tout dépendra du résultat. S'il me satisfait, alors peut-être pourrons-nous redevenir bons amis.

Le raton eut un rire dégoûtant.

— Hé, hé, hé ! C'est pas gentil ce que tu me dis là ! Tu vas me faire souffrir, la vache ! Je suis déjà... il s'interrompit, d'un geste attrapa une grosse araignée qui s'approchait et la dévora, puis il reprit : Je

suis déjà tellement heureux que j'en pleurerais.

Il se mit à renifler et feignit de sangloter.

En été, l'aube est fraîche et agréable. Couverte par le brouillard matinal, la surface du lac Kawaguchi semblait noyée dans une fumée blanche. Au sommet de la montagne, entièrement enveloppés par le brouillard, le raton et le lapin ramassaient des brindilles sans relâche.

Déployant une activité plus proche de la frénésie que de l'ardeur, le raton faisait pitié à voir. Agitant sa faucille en tous sens, il ahanait avec exagération et, de temps à autre, poussait un cri de douleur ostentatoire. Il s'échinait à la tâche de telle sorte que le lapin ne pût ignorer le mal qu'il se donnait. Cette cadence infernale dura un moment au bout duquel, son visage montrant tous les signes de l'épuisement, il jeta sa faucille.

— Regarde ça ! Ces grosses ampoules que j'ai aux mains ! Ça me picote. Et puis j'ai soif. Et faim. C'est qu'on s'en est donné de la peine ! Si on faisait une petite pause ? On déballerait les provisions ? Hé, hé, hé !

Riant pour dissimuler son embarras, le raton ouvrit une grande boîte à déjeuner qui avait bien les dimensions d'un jerrican, y plongea son museau et se mit à manger avidement, croquant, mâchant et dévorant à grand bruit. Effaré, le lapin lâcha les branchages qu'il avait à la main et jeta un œil dans la boîte. Un petit cri lui échappa aussitôt, et il se cacha le visage des deux pattes. J'ignore ce que contenait cette boîte mais c'était visiblement quelque chose d'horrible. Pourtant – était-ce quelque plan qu'il ourdissait en secret ? – le lapin, ce jour-là, ne lui crachait pas son mépris au visage, comme à son habitude ; silencieux depuis un moment, il s'affairait à la confection de son fagot, un sourire esquissé finement aux coins des lèvres, et il feignait d'ignorer le comportement frénétique du raton. Le regard qu'il avait jeté dans la grande boîte l'avait fait frémir d'horreur, mais il n'avait rien dit, avait haussé les épaules et s'était remis à l'ouvrage. Le raton ne se tenait plus de joie d'être ainsi rentré dans ses bonnes grâces. L'autre avait donc fini par succomber de nouveau ? C'est aussi qu'il avait fière allure en ramasseur de branchages ! Quelle femme aurait pu résister à cette – comment dire ? – virilité ? Ah... il avait mangé son content ! Il se sentait las maintenant. Un petit somme, pourquoi pas ? La nature reprenant le dessus, le raton n'en faisait plus qu'à sa tête. Il s'endormit tout à fait et se mit à ronfler comme un orgue. À quelles stupidités rêvait-il donc ? Dans son sommeil même, il disait tout haut des absurdités : « Les philtres d'amour, c'est nul ! Ça ne marche pas du tout... » Quand il se réveilla, il était près de midi.

— Tu as fait un joli somme, dis donc, lui dit gentiment le lapin. Moi aussi, j'ai terminé mon fagot. Il ne nous reste plus qu'à les charger

sur nos dos et à les apporter au vieillard.

— Hmm... Allons-y. Le raton bâilla à s'en décrocher la mâchoire et se gratta le dos. Je meurs de faim. Et quand j'ai faim comme ça, impossible de dormir ! C'est que je suis un gars sensible ! ajouta-t-il le plus sérieusement du monde. Bien, je me dépêche de mettre en fagot tous mes branchages et on y va ! Je n'ai plus de provisions, alors je dois en finir rapidement avec ce travail pour chercher de quoi manger après.

Les fagots sur le dos, ils prirent le chemin du retour.

— Passe devant. Il y a des serpents par ici, et je ne suis pas rassuré.

— Des serpents ? T'as peur des serpents ? Moi, quand j'en trouve un, je l'attrape et je le... Il allait dire « mange » mais se retint *in extremis* et reprit : Je le ramasse et je le tue. Bon, alors suis-moi.

— C'est dans les moments comme ça qu'on a besoin d'un homme.

— Pas de flatteries, s'il te plaît, fit le raton, rayonnant d'orgueil. Ce que tu es gentille avec moi aujourd'hui ! Ça en devient scabreux. Sûr que c'est pas pour faire de la « soupe au raton » que tu m'entraînes chez le vieillard ? Ah, ah, ah ! Le pauvre vieux !

— Quoi ! Si tu t'imagines ce genre de chose, j'y vais tout seul !

— Non, non ! C'est pas du tout ce que je voulais dire. On y va ensemble. Je n'ai peur ni des serpents ni de quoi que ce soit au monde, mais ce vieillard, vois-tu, je ne le sens pas. Ses histoires de « soupe au raton », je n'aime pas ça. C'est dégoûtant, tu ne trouves pas ? Et pas du meilleur goût, à mon avis. Aussi je t'accompagne jusqu'à l'entrée de son jardin ; là, je dépose les brindilles au pied du micocoulier, mais après, c'est toi qui t'en charges. Moi, je disparaïs. Quand je le vois, ce vieux, les mots me restent dans la gorge et je me sens mal à l'aise. Eh ! qu'est-ce que c'est ? Tu entends ce drôle de bruit ? Qu'est-ce que ça peut bien être ? T'entends pas ? On dirait une espèce de crépitement...

— Évidemment. C'est le mont Crépitant ici.

— Le mont Crépitant ? Ici ?

— Ben, tu ne le savais pas ?

— Non, je n'en savais rien. C'est la première fois que j'entends appeler cette montagne le mont Crépitant. Drôle de nom. C'est bien vrai ?

— Si je te le dis. Toutes les montagnes ont un nom. Il y a le mont Fuji, le mont Nagao, le mont Ômuro... Elles ont toutes un nom. Et celle-ci, c'est le mont Crépitant. Tiens, tu l'entends, ce crépitement ?

— Oui, je l'entends. Mais c'est bizarre tout de même. Je n'avais jamais entendu ce bruit-là dans cette montagne. Et pourtant j'y suis né, ça fait plus de trente ans, mais ce...

— Quoi ! Tu es si vieux que ça ! Mais tu me disais l'autre jour que tu avais dix-sept ans. C'est pas croyable ça ! T'es tout ridé et tes

hanches sont voûtées, alors je me disais bien que c'était bizarre. Mais je n'imaginai pas que tu trichais de plus de vingt ans. Donc t'as près de quarante ans, et encore, au moins !

— Non, dix-sept, c'est dix-sept ans que j'ai. J'ai dix-sept ans. Si ma démarche est un peu voûtée, ça n'a rien à voir avec l'âge. C'est quand j'ai un creux à l'estomac que mon dos se courbe tout seul. Celui qui a plus de trente ans, c'est mon frère. Je répète toujours ce que dit mon frère, c'est pourquoi, par inadvertance, ça m'a échappé. C'est un peu comme une contagion, tu vois. Oui, c'est ça, comme une contagion, très chère.

Le « très chère » lui avait échappé de confusion.

— Ah bon ? fit le lapin, impassiblement. Mais je ne savais pas que tu avais un frère. Tu m'as dit un jour que tu te sentais triste, tout seul, sans parents ni frère et sœur. Et que je devrais comprendre, moi, la tristesse de cette situation. Pourquoi tu m'as raconté ça, alors ?

— Oui, oui... fit le raton à bout de ressources. Vois-tu, les choses sont beaucoup plus complexes qu'on l'imagine... C'est loin d'être aussi simple que ça... Alors j'ai un frère ou je n'en ai pas...

— Ça ne veut rien dire, ce que tu me chantes là ! s'exclama le lapin à bout de patience. C'est complètement incohérent !

— Oui, en fait, j'ai un frère. Ça m'est pénible à dire mais c'est un ivrogne, un bon à rien toujours entre deux verres, voilà ! Je suis tout honteux et confus car, en plus de trente ans, euh, mon frère, c'est mon frère qui depuis plus de trente ans ne cesse de me causer des ennuis.

— Ça non plus, ça ne veut rien dire. Quelqu'un de dix-sept ans ennuyé depuis plus de trente ans...

Le raton feignit de n'avoir pas entendu.

— Vois-tu, il y a tout un tas de choses qui ne peuvent s'exprimer en un mot. Aujourd'hui, il n'est plus rien pour moi. Je l'ai chassé de ma mémoire... Tiens !... C'est bizarre... Ça sent le brûlé... Tu ne sens rien ?

— Non.

— Vraiment ?

Le raton, ayant l'habitude de se nourrir de choses malodorantes, n'avait pas confiance en son odorat. Il hocha la tête d'un air incrédule.

— C'est peut-être un effet de mon imagination... Là ! Ce bruit ! Tu ne l'entends pas, ce bruit ? Comme quelque chose qui craque et qui flambe.

— Ça, c'est normal. Nous sommes sur le mont Craquant-et-Flambant.

— Tu mens. Tu me disais à l'instant que c'était le mont Crépitant.

— Bien sûr, mais selon les endroits, une même montagne porte des noms différents. Le versant du mont Fuji s'appelle le Petit-Fuji, et les monts Ômuro et Nagao font également partie du mont Fuji. Tu ne

savais pas ?

— Non, je savais pas. Alors ici, ce serait le mont Craquant-et-Flambant ? Pendant plus de trente ans, j'ai... euh, mon frère, pardon, mon frère a toujours appelé cet endroit l'arrière-montagne. Dis donc, il fait drôlement chaud tout à coup. C'est un tremblement de terre qui se prépare ou quoi ? Quelle journée lugubre !... Un vrai four !... Aah ! Ça brûle ! Au secours ! Les fagots sont en feu ! Ça brûle !

Le lendemain, le raton, perclus au fond de sa tanière, gémissait de douleur.

— Aah ! je souffre ! Je vais mourir ! Il n'y a pas d'homme plus malheureux que moi. Les femmes n'osent pas m'approcher, tout ça parce que la nature m'a un peu favorisé au départ. Ayez l'air un peu distingué, et voilà ce qui arrive. Elles s'imaginent sans doute que je ne les aime pas. Pourtant, bon sang ! je ne suis pas un saint ! J'aime les femmes. Mais elles ont l'air de croire que je suis une espèce d'idéaliste supérieur, alors aucune ne cherche à me séduire. Puisque c'est comme ça, j'ai envie de courir partout et de crier que je les adore, moi, les femmes ! Aïe ! J'ai mal... J'ai mal... Quel malheur, cette brûlure. Ça m'élançe sans arrêt. J'ai à peine eu le temps de me sortir de cette « soupe au raton » qu'il a fallu que je tombe sur le mont Flambant ou je ne sais quoi. Quelle déveine ! Elle est nulle cette montagne ! Les fagots s'y enflamment, c'est terrible ! En plus de trente ans...

Là, le raton s'interrompt et jeta des regards autour de lui.

— Bah ! À quoi bon le cacher ? reprit-il. J'aurai trente-sept ans cette année. Hé, hé ! Et alors ? Plus que trois ans et j'en aurai quarante. C'est évident. Logique. Il suffit de me regarder pour le comprendre. Aah ! j'ai mal ! J'y suis né et j'y ai toujours vécu dans cette montagne mais, en trente-sept ans, il ne m'est jamais arrivé un truc pareil. Mont Crépitant, mont Flambant, c'est des noms vraiment bizarres... Hmm, étranges !...

À ce point de ses réflexions, le raton se frappait la tête de perplexité. C'est alors qu'il entendit au dehors la voix d'un colporteur.

— « Onguent doré des sages » ! Quelqu'un souffre-t-il de brûlures, de coupures ou d'une complexion sombre ?

À « complexion sombre », le raton sursauta.

— Ohé ! Colporteur !

— Oui. Où êtes-vous, Monsieur ?

— Ici, dans le trou ! C'est efficace pour les complexions sombres ?

— Une journée suffit, Monsieur.

— Ho ho ! fit-il de contentement et il se traîna hors de sa tanière. Mais, tu es un lapin !

— Oui, pas d'erreur possible, je suis un lapin et, qui plus est, un lapin apothicaire. Cela fait bien trente ans que j'arpente les environs.

— Ouf ! soupira le raton en baissant la tête. C'est qu'il y a un autre lapin tout comme toi. Mais si tu viens depuis plus de trente ans... C'est donc pas toi... Bah, laissons tomber ces histoires d'âge. Ça n'a aucun intérêt, bon sang !... Et puis, c'est agaçant, non ?... Ouais, c'est ça...

Ayant brouillé les cartes par ses propos sans queue ni tête, le raton reprit :

— Dis donc, tu pourrais m'en céder un peu de ton remède ? J'ai justement quelques soucis physiques...

— Oh là là ! Dites-moi, c'est une brûlure terrible que vous avez là ! Faut pas laisser ça sans soins ! Vous en mourriez !

— Bah ! Ça ne serait pas plus mal. Je ne m'en soucie pas de cette brûlure. En fait, ce qui me préoccuperait plutôt actuellement, c'est... mon apparence...

— Que me dites-vous là ! Vous êtes à deux doigts d'y passer, oui ! Ah là, là ! C'est le dos le plus affreux. Mais qu'est-ce qu'il vous est donc arrivé ?

— C'est que..., commença le raton en grimaçant, cette partie de la montagne appelée mont Craquant-et-Flambant ou je ne sais quel nom ridicule, il m'y est arrivé des trucs insensés... J'ai été surpris, quoi !

Le lapin étouffa un rire et le raton, sans comprendre pourquoi, se mit à rire avec lui.

— Parfaitement ! Je ne raconte pas d'histoires ! Et je tiens à te prévenir : ne t'approche pas de cette montagne ! Elle s'appelle d'abord « crépitante », mais après, c'est « craquante et flambante » qu'elle devient ! Et là, il n'y a pas pire ! Ça tourne à l'horreur ! Bon, si tu y tiens, dans les environs du mont Crépitant, tu peux y aller, mais si par malheur tu pénètres dans le mont Flambant, tu finiras dans le même état que moi ! Aïe ! J'ai mal ! T'as compris ? Je t'aurai prévenu ! Tu m'as l'air d'être encore jeune, alors tu peux croire ce que dit un ancien comme moi... Enfin, je ne suis pas si vieux que ça, mais en tout cas, ne le prends pas à la légère. C'est un ami qui te le dit. Et un ami qui a de l'expérience. Aïe ! Aïe !

— Je vous remercie. Je me tiendrai sur mes gardes. Pour le remède, comment faisons-nous ?

En remerciement de vos généreux conseils, je ne vous demanderai rien. Laissez-moi en enduire votre brûlure. Je suis arrivé pile au bon moment, sans quoi vous seriez peut-être déjà passé dans l'autre monde. Quelque chose m'aura guidé jusqu'à vous... Le destin...

— Oui, le destin, qui sait ? gémit le raton. Mets-m'en puisque c'est gratuit. Je ne suis pas riche ces derniers temps. Il en faut de l'argent quand on est amoureux... Pourrais-tu par la même occasion m'en verser une goutte dans la main ?

— Pour quoi faire ? fit le lapin, soudain soucieux.

— Oh, rien en particulier. Je veux juste y jeter un œil... Voir de

quelle couleur c'est...

— La couleur n'est pas différente de celle des autres onguents. Voilà, regardez.

Et le lapin déposa une quantité infime d'onguent dans la main tendue du raton. Ce dernier fit aussitôt le geste de se l'appliquer sur la figure, mais le lapin, quoique surpris, redoutant qu'il ne découvrit la vraie nature du remède, parvint à l'arrêter à temps.

— Ne faites pas ça ! Ce remède est un peu trop fort pour le visage. Ne faites surtout pas ça.

— Non, laisse-moi faire ! s'écria le raton avec la voix du désespoir. Je t'en supplie ! Laisse-moi faire ! Tu ne sais pas tout ce que j'ai dû endurer depuis plus de trente ans à cause de mon teint noiraud. Laisse-moi. Lâche ma main. Je t'en supplie, laisse-moi m'en mettre !

Le raton repoussa le lapin d'un coup de patte et, avant que celui-ci n'ait eu le temps de réagir, il se barbouilla la figure.

— Les traits de mon visage sont plutôt fins, je crois, mais à cause de mon teint noiraud, je suis complexé. Ceci arrangera tout. Ouah ! C'est terrible ! Ça me picote partout. Ce qu'il est fort ce remède ! Mais j'ai l'impression qu'il faut bien ça pour corriger mon teint. Ah ! C'est terrible ! Mais je tiendrai bon. Bon sang ! La prochaine fois qu'elle me verra, elle va être épatée ! Hé, hé ! Mais elle pourra bien se languir d'amour, moi, je ne suis pas au courant ! Ce ne sera pas ma faute. Ah là là ! Ça pique. Ce remède est efficace, c'est sûr. Allez, tant qu'on y est, tu n'as qu'à m'en mettre dans le dos et partout, enduis-m'en le corps entier. Ça m'est bien égal de mourir. Ça m'est égal si j'ai le teint clair. Allez ! Enduis-m'en. N'aie pas peur d'y aller franchement, mets-en une bonne couche.

La scène était vraiment pathétique. Mais la cruauté d'une jeune fille belle et hautaine ne connaît pas de limites ; en l'occurrence elle tenait même de la diablerie. Sans sourciller, le lapin appliqua une couche épaisse d'emplâtre au piment rouge sur la brûlure du raton. Ce dernier se tordit de douleur.

— Aah ! C'est rien. Ce remède est sûrement très efficace. Ouah ! C'est terrible ! De l'eau ! C'est où, ici ? L'enfer ? Il faut me pardonner. Je n'ai pas souvenir d'être tombé en enfer. Je ne voulais pas finir en soupe, c'est pour ça que j'ai réglé son compte à la vieille. Je suis innocent. À cause de mon teint, en plus de trente ans, jamais une femme n'a posé un regard sur moi. Et puis il y a mon appétit. Que d'embarras à cause de ça !... Personne ne s'intéresse à moi ! Je suis tout seul ! Pourtant je suis un type bien ! Et pas si laid que ça !

La douleur le faisant délirer, le raton se répandait en jérémiades. Bientôt épuisé, il perdit connaissance.

Ses malheurs n'en avaient pas pour autant pris fin. Tandis que

j'écris ces lignes, j'en suis moi-même, l'auteur, tout retourné. On trouverait probablement peu d'exemples, dans toute l'histoire du Japon, d'hommes ayant subi pareil marasme dans la seconde moitié de leur vie. Le pauvre raton n'a guère le temps de se réjouir d'être réchappé à la soupe auquel on le vouait, qu'un feu incompréhensible s'embrase dans son dos sur le mont Flambant et le laisse pour mort. Parvient-il ensuite, grimaçant et gémissant de douleur, à se hisser hors de sa tanière, que sa plaie à vif est enduite de piment rouge, lui faisant souffrir le martyr au point qu'il en perd connaissance. Et maintenant, embarqué dans un esquif d'argile, il va sombrer bel et bien au fond du lac Kawaguchi. Rien ne lui aura été épargné. Seule la vengeance d'une femme peut être à l'origine de tous ces malheurs. Et même une vengeance particulièrement vile, sans aucune part de distinction.

Trois jours durant, il demeura entre la vie et la mort, avec une respiration d'insecte, prostré dans son repaire. Le quatrième jour, tiraillé par la faim, il se hissa péniblement hors de son trou et, s'aidant d'une canne, marmonnant, il partit tant bien que mal en quête de nourriture. Son état était plus lamentable que jamais. Néanmoins, sa constitution étant robuste, il se rétablit avant que dix jours ne se fussent écoulés. Son appétit reprit le dessus et la concupiscence, à son tour, commença à se manifester de nouveau. Inconscient du danger, il prit tranquillement le chemin du terrier du lapin.

— Je viens te faire une petite visite. Hé, hé ! s'annonça-t-il, embarrassé et riant d'une façon répugnante.

— Quoi ! s'écria le lapin, avec sur le visage une expression qui trahissait ouvertement son dégoût. « Comment ! C'est toi ! » semblait-il dire, à moins que ce ne fût : « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu ne manques pas de culot, dis donc ! » C'était même plus méchant : « Je ne le supporterai pas ! Cette calamité ! » Et même bien pire : « T'es sale ! Tu pues ! Va crever ailleurs ! » Pourtant, cette aversion extrême qui transparaissait clairement dans le regard du lapin, le visiteur importun n'en avait pas conscience. Voilà qui, sur le plan psychologique, est tout à fait mystérieux. Le lecteur aussi devrait s'y arrêter. Parti à regret de chez vous pour une visite fastidieuse, vous arrivez dans une maison où, contre toute attente, l'on vous accueille à bras ouverts avec des manifestations de joie. À l'inverse, parti dans les meilleures dispositions pour une visite dont, à l'avance, vous vous faites une joie, car c'est autant dire chez vous que vous vous rendez, et même mieux que cela, comme dans votre unique havre de paix, vous arrivez dans une maison où visiblement vous dérangez, où l'on vous évite, vous craint et dans laquelle vous apercevez un balai dans l'ombre d'un *fusuma*⁽¹⁵⁾. Sans doute est-il stupide de s'attendre à trouver un havre de paix dans une maison autre que la sienne. En tout cas, une simple visite peut provoquer d'étonnants malentendus. C'est avec plus de

circonspection, me semble-t-il, et dans un but précis que nous devrions rendre visite à nos amis, si proches soient-ils. Ceux qui ne me croient pas n'ont qu'à observer le raton. Il était manifestement en train de commettre cette redoutable bétise. Il n'avait pas tiré les conséquences du cri et de la grimace du lapin. Pour lui, ce cri était l'expression de la surprise causée par sa visite inopinée et de la joie que l'innocente jeune fille n'avait pu réprimer en le voyant ; il en frémit de bonheur et interpréta le froncement de sourcils comme une manifestation de l'inquiétude pour ses malheurs sur le mont Flambant.

— Merci, dit-il, bien que le lapin ne se fût pas inquiété de son état. Ne t'inquiète pas. Ça va mieux. Les dieux sont avec moi. Je suis un veinard. Ce mont Flambant, il ne vaut pas un pet de *kappa*⁽¹⁶⁾. D'ailleurs, il paraît que c'est pas mauvais, la viande de *kappa*. Faudra que j'en attrape un, un de ces jours, pour y goûter. Mais c'est une autre histoire. J'ai vraiment été surpris à ce moment-là ! Faut dire que c'était un incendie terrible, hein ? T'as rien eu, toi ? Apparemment t'es pas blessée et t'as pu t'en tirer sans dommages, hein ?

— Sûrement pas sans dommages ! répondit le lapin, affectant la bouderie. T'es vraiment un sale type ! T'as déguerpi en vitesse en me laissant tout seul au milieu de cet incendie. J'ai failli mourir asphyxié par la fumée ! Je te déteste ! C'est ton vrai fonds qui est apparu à ce moment-là. J'ai bien compris qui tu étais vraiment.

— Excuse. Faut me pardonner. J'ai été gravement brûlé. Peut-être bien que les dieux m'avaient abandonné. J'en ai vu de belles là-bas. Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? C'est pas que je t'avais oublié, oh non ! Mon dos s'est mis à me brûler tout à coup. Je n'ai pas eu le temps de te venir en aide. Faut que tu me comprennes. Je ne suis pas de ces types à qui on ne peut pas faire confiance. Avec une brûlure pareille, je ne pouvais rien faire. Et puis cet onguent, cette pom-made-là, c'est nul. C'est un remède épouvantable. Ça ne marche pas pour les teints noirs.

— Les teints noirs ?

— Euh, non... C'est une pommade épaisse et noirâtre. Un truc très fort. Le type qui me l'a donnée, il était petit et bizarre. Il te ressemblait beaucoup, d'ailleurs ; il m'a dit qu'il ne me faisait pas payer, alors je me suis dit que je pouvais toujours essayer, ça ne coûtait rien. Je lui ai dit de m'en mettre. Mais, bon sang ! Oh là là ! Je te le dis, fais gaffe à ces médicaments gratuits. On n'est jamais trop prudent ! C'était comme une trombe qui, partant du crâne, m'a traversé tout le corps. Je n'ai pas eu le temps de réagir que j'étais déjà par terre.

— Peuh ! fit le lapin avec mépris. Tu ne l'as pas cherché, peut-être ? C'est le châtimement des pingres ! Essayer un médicament parce qu'il est gratuit... Tu devrais avoir honte de dire des choses pareilles !

— Ne sois pas méchante avec moi, murmura le raton, bien qu'il ne parût guère, en fait, très affecté par ces propos.

Installé à son aise aux côtés de sa belle, il semblait tout simplement baigner dans un tiède et réconfortant sentiment de bonheur. Tandis que ses yeux troubles de poisson mort cherchaient aux alentours des bestioles qu'il dévorait à peine attrapées, il ajouta :

— Mais je suis un veinard, moi ! Malgré tous ces malheurs, je suis encore en vie. Peut-être bien que les dieux sont avec moi. Toi non plus, heureusement, tu n'as rien eu. Et ma brûlure s'est guérie sans problème. On va pouvoir reprendre tranquillement nos petites conversations tous les deux. Ah ! C'est comme dans un rêve !

Le lapin, qui depuis un moment n'attendait plus que son départ, n'y tenait plus. Ce raton le ferait mourir de dégoût ! pensait-il. Et pour qu'il n'approchât plus jamais de son terrier, il ourdissait de nouveau un plan diabolique.

— Dis donc, lui dit-il, tu savais que le lac Kawaguchi pullule de délicieux carassins ?

— Non, je savais pas. C'est vrai ? répondit le raton, les yeux soudain ranimés. Quand j'avais trois ans, ma mère en a attrapé un et me l'a donné à manger. C'était pas mauvais. C'est pas que je sois maladroit, bien au contraire, mais les carassins et toutes les choses qui vivent dans l'eau, je ne peux pas les attraper. Alors, bien que je sache que c'est très bon, depuis ce temps-là, ça fait plus de trente ans... Euh, ah, ah, ah, ah ! C'est encore la contagion de mon frère. Lui aussi, il aime les carassins.

— Ah oui ? fit le lapin en hochant la tête. Pour ma part, je n'ai pas du tout envie d'en manger, mais si toi, tu les aimes tant que ça, je veux bien aller avec toi en pêcher.

— Vraiment ? répondit le raton, tout joyeux. Mais tu sais, le carassin, c'est une bestiole rapide. En essayant d'en attraper un, une fois, j'ai failli me noyer. Tu ne connaîtrais pas un bon moyen pour les avoir ?

— Avec un filet, c'est facile. En ce moment, il y en a de très gros près des côtes d'Ugashima. On pourrait y aller ? Tu as un bateau ? Tu sais ramer ?

Le raton fit entendre un petit soupir :

— C'est pas que je ne sache pas ramer. Si je m'y mets... Eh ben... fit-il, se vantant péniblement.

— Tu sais ramer ? insista le lapin qui, ayant compris qu'il se vantait, faisait mine de le croire. Parfait ! Je possède bien une embarcation, mais elle est trop petite, on ne peut pas y monter à deux. En plus, comme elle a été construite à la hâte avec des bouts de planche, l'eau s'infiltre et c'est dangereux. Je ne dis pas ça pour moi, je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose. Si on s'y mettait

ensemble, on pourrait te construire une barque ! Avec des planches, c'est trop dangereux, mais avec de l'argile, on peut en construire une solide !

— Excuse-moi... J'ai les larmes aux yeux... Excuse-moi de pleurer... Je ne sais pas pourquoi j'ai la larme si facile.

Fort des larmes hypocrites qu'il versait, le raton, toujours en éveil, avança un autre pion :

— Tu ne pourrais pas la construire, cette barque solide, hein ? S'il te plaît ! Je te devrai une fière chandelle. Pendant que tu la construiras, moi, je préparerai les provisions. Tu sais que je pourrais faire un chef excellent !

— Certainement, acquiesça le lapin pour lui laisser croire qu'il approuvait son attitude égoïste.

Le raton laissa affleurer un sourire de contentement – le monde était tellement indulgent avec lui –, sourire qui s'effaça au bout d'un instant mais qui scella son destin. Il ignorait, cet imbécile, que celui qui dit amen à tout ce qu'on lui raconte ourdit bien souvent dans son cœur d'horribles desseins. S'imaginant que tout se passait pour le mieux, il souriait bêtement de satisfaction.

Ils arrivèrent tous les deux au bord du lac Kawaguchi. Aucune vague ne ridait sa surface blanche. Le lapin se mit aussitôt à travailler l'argile pour construire un solide et bon bateau, tandis que le raton, tout en se confondant en excuses, courait de droite et de gauche, affairé à la préparation de son seul repas. À l'heure où une brise vespérale agite de vaguelettes la surface du lac, la petite embarcation d'argile, rutilante comme l'acier, fut mise à l'eau.

— Ouais, pas mal ! fit le raton, tout excité, tandis qu'il chargeait en priorité sa boîte à repas grande comme un jerrican, et il ajouta cette flatterie grossière : Tu es une fille très habile, dis donc. Construire comme ça, en un clin d'œil, un aussi joli bateau, c'est tout simplement prodigieux !

Dans son esprit, la concupiscence cédait maintenant le pas à une irrésistible avidité. S'il prenait pour épouse une femelle aussi travailleuse et habile, il pourrait se permettre de vivre dans l'oisiveté. Oui, il fallait d'une manière ou d'une autre qu'il s'accroche à cette femelle et ne la quitte jamais. Cette ferme résolution prise, il monta dans la barque d'argile.

— Je suis certain que tu sais aussi très bien ramer. Moi, ce n'est pas que je ne sache pas comment manœuvrer un bateau, loin de là, vraiment, ce n'est pas que je ne sache pas, mais aujourd'hui j'aimerais contempler la dextérité de ma femme.

Quoiqu'il fût déjà d'une impudence énorme, il poursuivit sur un ton encore plus odieux et affecté :

— Moi aussi, autrefois, on me considérait comme un virtuose, un as

de la rame. Mais, aujourd'hui, j'ai envie de m'allonger et de te regarder faire. Comme je n'y vois pas d'inconvénient, tu n'as qu'à attacher la proue de mon bateau à la poupe du tien. Comme ça, coque contre coque, s'il faut mourir, mourons ensemble ! On ne se laissera pas tomber, hein !

Puis il se vautra au fond de sa barque.

Lorsque le raton lui avait demandé d'attacher les deux bateaux ensemble, le lapin avait tressailli. Cet imbécile se doutait-il de quelque chose ? Un regard furtivement jeté sur lui l'avait rassuré : crédule, un sourire de satisfaction aux lèvres, le raton avait déjà pris le chemin des rêves. Il pensait à voix haute à des absurdités : « Réveille-moi quand tu auras péché un carassin. C'est que c'est drôlement bon, ces machins-là... J'ai trente-sept ans, moi !... »

Éclatant d'un rire méprisant, le lapin attacha la barque d'argile à la sienne et plongeait vigoureusement les rames dans l'eau qui gicla. Les deux embarcations glissèrent sur l'onde et s'éloignèrent de la grève.

Les pinèdes d'Ugashima, baignant dans le soleil déclinant, semblaient la proie des flammes. Quitte à paraître pédant, j'aimerais m'arrêter un moment sur ce point : c'est sur les paquets de cigarettes *Shikishima* que l'on trouve la représentation stylisée des pinèdes d'Ugashima telle qu'on la lit ici. En tout cas, c'est ce qu'on m'a raconté. Je crois cependant que le lecteur peut y ajouter foi, car c'est une personne de confiance qui me l'a rapporté. De toute façon, les *Shikishima* n'étant plus en vente depuis longtemps, cette histoire ne présente aucun intérêt pour les jeunes lecteurs. À leurs yeux, je fais parade de connaissances oiseuses. D'ailleurs, étalez votre savoir et ça se termine toujours plus ou moins de cette manière stupide. Encore que les lecteurs âgés de plus de trente ans en conservent peut-être un vague souvenir, de ces pins, confusément mêlé dans leur mémoire avec les divertissements de geisha ? Au mieux, c'est certainement l'ennui qui se lit sur leur visage...

Le lapin s'absorbait dans la contemplation du crépuscule d'Ugashima.

— Quel spectacle ! murmurait-il.

Or, voilà qui est étrange. Un criminel achevé, s'apprêtant à commettre un crime atroce, n'a guère le loisir, me semble-t-il, de s'extasier devant les beautés de la nature. Et pourtant cette ravissante jeune fille de seize ans plissait les yeux pour admirer le crépuscule. D'où l'on voit que, entre le mal et l'innocence, il n'y a qu'un fil. Certains hommes, loin de soupçonner l'affectation écœurante de ces jeunes femmes insoucieuses et égoïstes, envient au contraire la « merveilleuse pureté de la jeunesse ». Ils feraient bien de se tenir sur leurs gardes. Cette prétendue « pureté de la jeunesse » dont ils parlent se révèle bien souvent, à l'exemple du lapin de ce conte, impassible

malgré le meurtre et l'ivresse qui coexistent dans son cœur, comme une danse folle des sens déchaînés. Dans la bière, c'est la mousse qui est à redouter. Que la sensation prenne le pas sur la morale et l'on obtient l'idiotie ou le diabolique. À une époque, les films américains qui faisaient le tour de la planète mettaient en scène de ces jeunes gens « innocents ». Embarrassés par la surabondance de leurs sensations physiques, ils vibronnaient sous leurs chatouillements et s'agitaient en tous sens, comme mus par des mécanismes à ressort. Sans vouloir donner d'interprétation abusive, je me demande si l'origine de cette expression « innocence de la jeunesse » n'est pas à rechercher dans l'Amérique de cette époque. C'était à peu près dans le genre : « On s'éclate sur nos skis », et puis, d'un autre côté, ils commettaient avec insouciance des crimes imbéciles. C'est plus démoniaque qu'imbécile, à moins qu'à l'origine le démoniaque n'ait été imbécile. Notre lapin-jeune fille, que nous avons comparé à l'Artémis lunaire, petite, élancée et aux membres si fins, vient de se métamorphoser d'un coup en un personnage ennuyeux et profondément décevant. Serait-elle idiote ? Alors, on n'y peut rien...

— Aah !

Un cri étrange se fit entendre ; celui de notre brave raton qui, à trente-sept ans, avait perdu toute innocence depuis belle lurette.

— À l'eau ! À l'eau ! C'est pas possible !

— Tais-toi ! Une barque d'argile, ça coule forcément. Tu ne le savais pas ?

— Je ne savais pas. Je suis un peu long à comprendre. Je manque de logique. C'est pour ça. Tu ne me ferais pas ça, hein ! Ce serait trop cruel ! Ah ! J'y comprends plus rien. Est-ce que tu n'es pas ma femme ? Ah ! je coule ! C'est la seule chose dont je sois sûr : je coule ! Si c'est une blague, elle est un peu forte. C'est presque un crime. Je coule ! Pourquoi tu me fais ça ? Tu vas gâcher les provisions ! Il y a des macaronis de vers de terre saupoudrés de crottes de belette dans cette boîte ! Ce serait vraiment du gâchis. Glou ! Ça y est, j'ai bu la tasse ! Je t'en prie, fais cesser cette plaisanterie. C'est pas gentil. Non ! Ne coupe pas la corde. S'il faut mourir, mourons ensemble ! Mari et femme à jamais ! C'est un lien qu'on ne peut pas rompre ! Ah, non ! tu l'as rompu ! Au secours ! Je sais pas nager ! Je vais tout t'avouer. J'ai su nager autrefois mais un raton, à trente-sept ans, ses muscles se raidissent et je ne peux plus nager du tout. Je vais tout t'avouer. J'ai trente-sept ans. Je suis beaucoup trop vieux pour toi. Faut prendre soin d'un vieillard ! N'oublie pas le respect que tu dois aux personnes âgées ! Glou ! Ah ! tu es une bonne fille ! Tends-moi une des rames que je puisse l'attraper ! Aah ! Qu'est-ce que tu fais ? Ça fait mal ! Taper sur la tête des gens avec une rame ! C'est ça, j'ai compris. Tu veux me tuer ! J'ai compris maintenant...

Arrivé au seuil de la mort, le raton avait enfin pénétré les mauvais desseins du lapin. Mais il était déjà trop tard. La rame impitoyable s'abattait à coups répétés sur sa tête. Il disparaissait et resurgissait tour à tour à la surface du lac qui brasillait sous le soleil couchant.

— Aïe ! Ça fait mal ! Pourquoi t'es si méchante ! Qu'est-ce que j'ai bien pu te faire ? Il n'y a pas de mal à tomber amoureux ! cria-il une dernière fois, avant de sombrer d'un coup pour ne plus reparaître.

Le lapin s'essuya le visage :

— Pough ! Je suis en sueur...

Alors, ce conte est-il une sorte d'avertissement contre la luxure ? Une histoire grotesque nous insinuant de ne pas approcher les belles jeunes filles de seize ans ? Ou bien un manuel de bonnes manières à l'usage des prétendants trop empressés, leur enseignant à se modérer, afin de ne pas susciter en celles qu'ils importunent la répulsion, voire le désir de meurtre ? À moins que ce ne soit une banale histoire drôle, suggérant qu'au quotidien les gens se couvrent d'injures ou se châtient ou s'admirent ou encore se font des concessions, non selon les principes de la morale mais par simple goût.

Mais non, il ne s'agit pas d'impatisser le lecteur avec des conclusions critiques telles que je viens d'en exposer. Il suffit qu'il s'arrête aux dernières paroles du raton :

« Il n'y a pas de mal à tomber amoureux. »

Ce n'est pas exagéré de dire qu'elles condensent en quelques mots le sujet de toutes les histoires tristes que la littérature a produites dans le monde entier depuis les temps anciens. En toute femme sommeille un lapin impitoyable et en tout homme un brave raton qui se débat pour ne pas périr noyé. Pour autant que je puisse en juger, en plus de trente ans d'une vie monotone, c'est l'évidence même. Tu en conviendras probablement aussi, cher lecteur. (...)

LE MOINEAU À LA LANGUE COUPÉE

Ce recueil de contes, je l'écris pour tous ceux qui luttent courageusement afin que le Japon surmonte la grande crise dans laquelle il est actuellement plongé, en espérant qu'il pourra, tel un modeste jouet, leur apporter un peu de divertissement dans leurs brefs instants de répit. Son écriture se poursuit tant bien que mal pendant les quelques moments de loisirs que me laisse l'accomplissement des tâches qui me sont assignées, certaines dispositions relatives notamment aux dommages subis par ma maison, et malgré l'état de légère fièvre qui ces derniers temps n'abandonne pas mon corps débile.

Les Deux Bossus, Monsieur Urashima, Le Mont Crépitant, puis Momotarô et Le Moineau à la langue coupée, tel est le plan que je m'étais proposé de donner tout d'abord à cet ouvrage. Mais cette histoire de *Momotarô* est épurée à un point que ce garçon est devenu comme le symbole même du petit Japonais et que, plutôt que d'un conte, son aventure a la saveur d'un poème ou d'une chanson. Bien entendu, mon projet initial était de la refondre à ma manière. Les démons d'Onigashima⁽¹⁷⁾, j'avais l'intention de les doter d'une nature abominable. J'en aurais fait des hommes vicieux au plus haut point, hideux au possible, des êtres qu'il faut soumettre à tout prix. Ayant de cette manière suscitée toute la sympathie du lecteur envers Momotarô qui avait décidé de les subjuguier, je projetais ensuite de faire de leur affrontement un combat vraiment acharné, indécis jusqu'à la dernière seconde, de sorte que le lecteur, captivé, sentît la sueur envahir les paumes de ses mains... Un écrivain, quand il se met à parler du projet d'une œuvre qui reste encore à écrire, se laisse généralement aller à ce genre d'exagérations puérides... En réalité, les choses ne vont pas si bon train... Mais bon, quoi qu'il en soit, écoutez... C'est ça l'enthousiasme, après tout. Alors écoutez-moi, je vous prie, et sans rire.

Dans la mythologie grecque, le plus affreux, le plus vicieux de tous les monstres, c'est assurément Méduse, avec sa chevelure de serpents. Son front est marqué par un pli profond de suspicion, ses petits yeux couleur de cendre brillent d'une lueur de crime infecte, ses joues blêmes frémissent d'une colère menaçante et ses lèvres grisâtres sont pincées en une grimace de haine et de mépris. Sa longue chevelure est

composée d'un nombre incalculable de serpents venimeux à ventre rouge qui se dressent tous ensemble dès qu'un ennemi approche et lui font face en émettant un sifflement sinistre. On dit que tout homme qui l'aperçoit, ne serait-ce qu'une seconde, est pris d'un malaise inexplicable, que son cœur se glace et que son corps est métamorphosé tout entier en pierre froide. Plus que de la peur, c'est un sentiment de dégoût. Et plus que le corps, c'est le cœur qui est atteint. Rien n'est plus détestable qu'un monstre de cette espèce et rien ne mérite plus prompte extermination.

En comparaison, les démons japonais sont fort simples et même sympathiques. Tel spectre géant de bonze, hantant les temples abandonnés, ou tel spectre de parapluie à un pied se contente de tromper l'ennui des vaillants guerriers lors des longues soirées de beuveries, en leur exécutant des danses naïves. Les démons d'Onigashima, tels qu'ils sont représentés dans les livres d'images, sont certes d'une taille colossale, mais le singe n'a qu'à leur donner un coup de patte sur le nez pour qu'ils s'écroulent en poussant des cris de douleur et capitulent. Ils n'ont vraiment rien d'effrayant. On pourrait même croire qu'ils ont bon cœur. Or, dans ces conditions, le récit de la fameuse « expédition contre les démons » risque fort d'être très décevant. Aussi est-ce bien là que des démons répugnants, plus abominables que Méduse, doivent faire leur entrée. Faute de quoi, le lecteur ne pourra pas être captivé. Et au contraire, si Momotarô est trop fort, ce sont les démons qu'il prendra en pitié, et la saveur du récit, qui tient dans l'indécision du combat, sera perdue. Un héros invulnérable comme Siegfried n'a-t-il pas, lui aussi, un point faible à l'épaule ? Et ne parle-t-on pas également du « point des larmes de Benkei(18) » ? Quoi qu'on en dise, il n'est pas bon pour un récit que le héros soit absolument invulnérable.

De plus, peut-être parce que moi-même je n'ai pas de force, je croyais connaître un peu cette question de la psychologie des faibles, mais il apparaît, en fait, que je ne saurais pas l'approfondir. Je n'ai jamais rencontré de héros absolument invincible. Je n'en ai même jamais entendu parler. Or, si je n'ai pas moyen de me reporter un tant soit peu à la réalité, je suis un auteur sans imagination, incapable d'écrire ne serait-ce qu'une ligne ou un mot. Aussi, au moment de me mettre à raconter l'histoire de Momotarô, me suis-je trouvé sans ressources, dans l'impossibilité de donner corps à ce héros absolument invincible dont je ne connais pas d'exemple.

Tel que je le concevais, Momotarô aurait été, depuis son plus jeune âge, un garçon pleurnichard, malingre, rougissant de timidité, bref, un minable. Pourtant, face à ces démons affreux, cauteleux à l'extrême, qui précipitent les hommes qu'ils ont brisés dans un enfer d'affliction, de terreur et de désespoir éternels, il se serait dressé hardiment, ne

supportant plus l'indifférence dont il était l'objet à cause de sa faiblesse physique, et se serait engagé sur le chemin de leur repaire, ses boulettes de millet en bandoulière. De surcroît, ses trois fidèles serviteurs, le chien, le singe et le faisan, n'auraient pas été des auxiliaires exemplaires. Chacun aurait eu ses défauts propres et il leur serait même arrivé parfois de se quereller entre eux. Tels que je les aurais décrits, ils auraient peut-être ressemblé aux trois héros des *Pérégrinations vers l'ouest*⁽¹⁹⁾.

Mais voilà, quand, à la suite du *Mont Crépitant*, j'ai voulu me mettre à ce que j'aurais appelé *Mon Momotarô*, j'ai soudain été saisi d'une langueur terrible. Je voulais conserver au moins une partie du conte telle quelle, dans sa forme épurée. Mais *Momotarô* n'est plus un conte. C'est un poème ancien que les Japonais se transmettent oralement génération après génération. Peu important les contradictions qu'il renferme, il serait inexcusable envers notre pays de toucher à l'esprit de ce poème simple et généreux. *Momotarô* porte l'étendard du « Premier du Japon ». Il est fort improbable qu'un auteur qui ne connaît ni le Deuxième ni le Troisième et encore moins le Premier du Japon, parvienne à esquisser le portrait d'un gaillard comme lui. M'en étant avisé, j'ai renoncé de bonne grâce au projet d'écrire *Mon Momotarô*.

Puis, aussitôt après, reconsidérant le plan de ces *Contes*, j'ai décidé de le conclure par *Le Moineau à la langue coupée*, car, comme *Les Deux Bossus*, *Monsieur Urashima* et *Le Mont Crépitant*, il ne met pas en scène de « Premier du Japon ». Ma responsabilité est donc légère et je peux écrire librement. S'il s'agissait de parler du « Premier du Japon », de ce qu'il y a de mieux dans notre noble pays, on ne me pardonnerait certainement pas de dire n'importe quoi dans ces histoires, même si ce sont des contes. Les étrangers qui les liraient pourraient bien se dire : « Quoi ! C'est donc ça l'emblème du Japon ! » et alors je ne sais quelles réactions de dépit cela engendrerait. Je tiens donc à insister lourdement : ni les vieillards des *Deux Bossus*, ni le raton du *Mont Crépitant* ne sont aucunement des emblèmes du Japon. Seul *Momotarô* peut se prévaloir de ce titre ; or je n'ai pas récrit son histoire ! Le vrai « Premier du Japon », s'il apparaissait devant vous, il se pourrait bien que son rayonnement vous brûlât les yeux. Suis-je assez clair ? Avez-vous bien compris ? Aucun personnage de ces contes n'est Premier, Deuxième ni même Troisième du Japon, et aucun ne peut être considéré comme « représentatif » de quoi que ce soit. Ce ne sont que des personnages extrêmement banals, tout droit sortis de l'imagination indigente d'un écrivain sans expérience valable, dénommé Dazai. Chercher à mesurer les Japonais à l'aune de ces personnages, ce serait se livrer aux mêmes conjectures que celui qui, ayant laissé tomber son épée à l'eau, fit une marque sur le rebord du bateau dans lequel il se

trouvait pour la retrouver. Est-il besoin de le dire ? C'est par amour pour mon pays que j'ai tenu à expliquer longuement pourquoi j'ai évité de toucher à Momotarô et en quoi tous les autres personnages de cet ouvrage ne sont en rien des emblèmes du Japon. Il m'a semblé que les lecteurs ne me tiendraient pas rigueur de cet étrange souci.

Le *Taikô*⁽²⁰⁾ ne l'a-t-il pas dit lui-même :

« Le Premier du Japon, ce n'est pas moi. »

Le héros du *Moineau à la langue coupée*, quant à lui, n'était certainement pas le Premier du Japon, mais bien plutôt, si j'ose dire, le pire des bons à rien de ce pays. D'abord, il était faible physiquement, ce qui, sur le plan social, lui valait encore moins de considération qu'à un cheval boiteux. Son teint était maladif et il toussotait continuellement. Se mettait-il de bon matin à épousseter les *shôji*⁽²¹⁾ et à balayer sa chambre que bientôt il sentait toute vigueur le quitter. Il passait alors le restant de la journée à proximité de son bureau, se couchant et se relevant continuellement. Le soir venu, sitôt dîné, à peine avait-il étendu son futon qu'il s'endormait sans tarder. Cette vie misérable se poursuivait depuis déjà dix ans. À moins de quarante ans, il faisait déjà depuis longtemps précéder sa signature de la mention « Le vieux », et avait ordonné aux gens de la maison qu'ils le traitassent comme un vieillard. Il était en quelque sorte un original. Mais un original, pour renoncer au monde, doit posséder au moins un peu d'argent, car s'il se trouve sans un sou vaillant, ce monde, duquel il souhaite tant prendre ses distances, le poursuit sans relâche et il lui est dès lors bien difficile de s'en défaire.

Quoiqu'il habitât aujourd'hui une chaumière misérable, notre « vieillard » avait été le cadet d'une famille très riche. Mais il avait déçu les espoirs que ses parents avaient fondés sur lui en ne choisissant pas un métier digne de ce nom. Il avait mené une existence oisive, « cultivant la terre au soleil, lisant à l'abri de la pluie », comme on dit, jusqu'au jour où il était tombé malade. Ses proches, à commencer par ses parents, avaient fini par le considérer comme un fardeau, cet être égroting et stupide, et s'étaient résignés à son sujet. Ils lui versaient une petite pension mensuelle pour qu'il pût néanmoins subsister décemment. Voilà quelle était sa situation et, à ce compte-là, une vie d'original devient envisageable. C'est même, je dois dire, malgré la chaumière, une situation enviable. Pourtant, les personnes ainsi favorisées sont précisément les dernières à se rendre utiles à autrui. Elles sont faibles, c'est certain, mais pas malades au point de devoir rester alitées. Il n'y a donc pas de raison qu'elles ne puissent entreprendre quelque tâche de leur propre chef. Pourtant ce vieillard ne faisait rien. Il paraissait bien lire des piles de livres, mais qu'il devait oublier aussitôt lus, car il n'entretenait personne de ses

lectures. Il passait ses journées à rêvasser. Cela déjà suffisait à ce qu'on ne lui reconnût aucune valeur sur le plan social mais, de surcroît, il n'avait pas d'enfant. Après plus de dix années de mariage, aucun héritier ne lui était né. Autant dire qu'il ne remplissait aucun de ses devoirs envers la société.

Quelle femme avait bien pu vivre tant d'années avec un homme d'une telle nonchalance, voilà qui piquait la curiosité. Cependant, le curieux qui jetait un œil à travers la haie d'enceinte de la chaumière était fort déçue. Cette femme était on ne peut plus insignifiante. En la voyant marcher dans le jardin d'un air affairé, avec son teint noirâtre, ses yeux qui lançaient des regards enflammés, ses grandes mains toutes ridées qui ballaient le long de son corps, son dos légèrement voûté, on se demandait si elle n'était pas encore plus âgée que le « vieillard ». On disait cependant qu'elle avait atteint cette année-là l'âge climatérique de trente-trois ans⁽²²⁾. Elle avait été autrefois l'une des domestiques de la maison, chargée tout particulièrement de s'occuper du vieillard valétudinaire. Mais, peu à peu, presque à son insu, elle en était venue à prendre en charge sa vie entière. Elle était illettrée.

— Bien, enlève tes sous-vêtements et passe-les-moi. Je vais les laver, dit-elle sur un ton de forte injonction.

— La prochaine fois, répondit tout bas le vieillard, accoudé à son bureau, le menton dans la main. Il parlait toujours d'une voix très faible, en avalant les mots à moitié, de sorte qu'on n'entendait que des monosyllabes. Après dix années de mariage, la vieille elle-même ne saisissait pas toujours très bien ce qu'il disait. Et les autres encore moins, évidemment. De toute façon, dans son existence d'ermite, peut-être lui était-il indifférent d'être compris ou non.

Ne travaillant pas, il lisait mais ne laissait paraître aucune intention de partager son savoir, en écrivant un livre par exemple. En outre, après plus de dix ans de mariage, il n'avait toujours pas d'enfant. Et qui plus est, s'épargnant le moindre effort ne serait-ce que pour s'exprimer distinctement, il marmonnait dans sa barbe en avalant la moitié des mots. Peut-on appeler cela de la paresse ? Je ne saurais dire. Je ne vois guère de mot propre à qualifier cette forme d'indolence...

— Allons, dépêche-toi de te déshabiller ! Le col de ton sous-kimono est tout luisant de graisse.

— Une autre fois, bredouilla-t-il entre ses dents.

— Hein ? Qu'est-ce que tu dis ? Parle donc de manière intelligible !

— Une autre fois, fit-il, un peu plus distinctement. Il fait froid aujourd'hui.

Sans bouger, le menton dans la main, il fixait le visage de la vieille sans esquisser le moindre sourire.

— Bien sûr qu'il fait froid, c'est l'hiver ! S'il fait froid aujourd'hui, crois-moi qu'il fera froid demain et encore après-demain, lui répondit-elle sur le même ton qu'elle aurait pris pour gronder un enfant. Entre celui qui reste à la maison, bien au chaud près du feu, et celle qui va au puits pour faire la lessive, qui a le plus froid selon toi ?

— Je n'en sais rien, répondit-il en souriant légèrement. C'est toujours toi qui vas au puits.

— Je n'ai pas envie de rire, se renfroga-t-elle. Je ne suis pas venue au monde pour faire la lessive, moi !

— Ah bon ? répliqua-t-il sans se troubler.

— Allez ! Plus vite que ça ! Déshabille-toi ! Les sous-vêtements de rechange sont dans le placard.

— Je vais attraper un rhume.

— Très bien, comme tu voudras, fit-elle alors, profondément vexée, et elle se retira.

La scène se passe dans un bois de bambous dominant les rapides de la Hirose, au pied du mont Atago, dans les environs de Sendai (Tôhoku). Peut-être parce que les moineaux ont toujours été nombreux dans cette région, deux de ces oiseaux sont représentés sur les armoiries dites des « Bambous nains de Sendai », et comme chacun sait, dans la pièce de théâtre *Les Lspédèzes de Sendai*, les moineaux ont un rôle plus important que la vedette. En outre, lorsque l'année dernière j'ai voyagé dans cette région, un ami du coin m'a fait écouter une vieille chanson locale que les enfants chantent dans leurs jeux :

Kagome kagome^{23}

Le moineau dans la cage

Quand, quand s'envolera-t-il (deharu) ?

Cette chanson est, paraît-il, chantée dans tout le Japon, et pas seulement dans la région de Sendai. Mais comme l'oiseau dans la cage est défini comme étant un moineau et que, d'autre part, le mot de dialecte du Tôhoku *deharu* est introduit très naturellement dans les paroles, il me semble qu'on n'a pas tort de dire que c'est une chanson folklorique du Tôhoku.

Un grand nombre de moineaux vivaient également dans le bois de bambous voisin de la chaumière du vieillard et piaillaient à vous rendre sourd du matin au soir. Cette année-là, vers la fin de l'automne, un matin que la grêle tombait sur le bois de bambous en produisant un bruit rafraîchissant, le vieillard découvrit un moineau tombé à terre qui se débattait sur le dos avec une patte cassée. Sans mot dire, il le ramassa, le déposa près du feu dans sa chambre et lui donna des

graines. Sa blessure à la patte guérie, le moineau continua de s'ébattre dans la chambre du vieillard. Il s'aventurait parfois dans la partie du jardin proche de l'*engawa*, mais revenait bien vite picorer les graines que le vieillard lui jetait. Si l'oiseau fientait, le vieillard le chassait en criant : « Ça, c'est dégoûtant ! » Puis, en silence, il nettoyait soigneusement avec un papier les fientes tombées sur l'*engawa*. Étant parvenu, au bout de quelque temps, à distinguer qui lui était bienveillant, le moineau se réfugiait sous l'avant-toit de la chaumière ou dans le jardin lorsque la vieille se trouvait seule à la maison, mais il volait vers le vieillard dès que celui-ci apparaissait. Alors, se perchait au sommet de son crâne, sautillant sur son bureau, buvant l'eau de son encrier en faisant résonner sa gorge, ou se cachant dans son étui à pinceau, il perturbait son étude par ses jeux incessants.

Pourtant le vieillard faisait en général semblant de rien. Comme tous les amateurs d'oiseaux du monde, il avait donné au sien un nom bizarre et prétentieux. Mais il ne s'adressait pas à lui en disant par exemple : « Mon pauvre Rumi, tu te sens seul, toi aussi, n'est-ce pas ? » Il se montrait tout à fait indifférent aux faits et gestes de son oiseau. Et puis, de temps à autre, il apportait de la cuisine une poignée de graines qu'il lui jetait sur l'*engawa*.

À présent, la vieille venant de sortir, le moineau entre dans la maison et se pose à un coin du bureau du vieillard. Le menton dans la joue, silencieux, celui-ci le regarde d'un air tout à fait indifférent. C'est à partir de maintenant que le drame de ce petit moineau va commencer à se jouer.

— Hmm ? fit laconiquement le vieillard, au bout d'un moment. Puis, poussant un profond soupir, il ouvrit un livre sur son bureau. En ayant tourné deux ou trois pages, il posa de nouveau son menton dans sa main et, tout en regardant vaguement autour de lui, il murmura :

— Je ne suis pas née pour faire la lessive, qu'elle dit. Pourtant on voit bien qu'il lui reste encore de la sensualité.

Ce disant, un sourire s'esquissa aux coins de ses lèvres.

C'est alors que, subitement, le petit moineau se mit à parler le langage des hommes.

— Mais qu'est-ce que tu as donc ?

Sans s'étonner, le vieillard répondit :

— Moi ? Moi... Eh ben, tu sais... Je suis né pour dire la vérité.

— Dans ce cas, pourquoi tu dis jamais rien ?

— Parce que les gens sont tous des menteurs. Je n'ai plus envie de parler avec eux. Ils mentent sans arrêt. Et le plus effrayant, c'est qu'ils ne s'en rendent pas compte.

— Que cette esquivé est facile ! Voilà bien les gens ! Il suffit qu'ils aient un peu étudié pour se donner à bon compte des airs prétentieux comme tu le fais. Mais tu ne fais strictement rien ! Rappelle-toi le

proverbe : *Ne réveillez pas l'homme qui dort*. Tu ne crois pas que tu es bien mal placé pour juger les autres !

— Ça aussi c'est vrai, fit le vieillard, sans se démonter. Mais ce n'est pas mal qu'il y ait aussi des hommes comme moi. J'ai peut-être l'air de ne rien faire, mais ça n'est pas forcément vrai. Certaines choses ne seraient pas possibles sans moi. Je ne sais pas si, une fois dans ma vie, j'aurai l'occasion de faire la preuve de ma vraie valeur, mais si ce temps doit venir, crois-moi, je travaillerai en conséquence. Alors, en attendant, eh ben, je me tais, et puis je lis.

— Hmm ? fit le moineau en baissant sa petite tête. Les fanfarons sont très forts pour dissimuler leur dépit derrière de belles phrases. N'est-ce pas ce qu'on appelle le « refuge des ratés » ? Les vieux croulants comme toi, vous vous consolez de votre misère en confondant espoir pour l'avenir avec vieux rêve à jamais disparu. Vous êtes vraiment pitoyables ! Il n'y a pourtant pas de quoi s'exalter ! Ce n'est pas normal, vos jérémiades ! Vous ne faites absolument rien de bon !

— Vu sous cet angle... tu as peut-être raison, répondit le vieillard, imperturbable. Mais, vois-tu, il y a une chose que je mets très bien en pratique, et je vais te dire quoi, c'est l'absence de désir. Dire, ce n'est pas difficile, mais faire, c'est une autre histoire. La vieille, par exemple, ça fait plus de dix années qu'elle vit avec moi, alors je m'imaginais qu'elle avait fait une croix sur tous les désirs qu'ont les gens ordinaires, mais, en fait, il semble bien qu'elle en soit encore loin. Visiblement il lui reste encore de la sensualité. Et, vois-tu, c'est tellement drôle que j'en pouffe de rire tout seul.

La vieille survint à ce moment.

— De la sensualité, je n'en ai pas... Avec qui parlais-tu ? J'ai entendu la voix d'une jeune demoiselle. Où est-elle partie, cette visiteuse ?

— Une visiteuse ? s'étonna le vieillard, sans plus préciser, comme à son habitude.

— Allons, à l'instant, tu étais bien en train de parler avec quelqu'un. En plus, c'était pour dire du mal de moi. Alors ? Quand tu me parles à moi, c'est toujours entre tes dents, à peine audible, comme si ça te demandait un gros effort, mais alors, à cette demoiselle, ce n'est plus le même homme qui parle, hein ! Il est ressuscité, le jeune homme ! Il redevient bavard ! C'est toi, oui, qui en as, de la sensualité ! T'en as tellement que tu jacasses comme un perdreau !

— Tu crois ? répondit vaguement le vieillard. Pourtant, il n'y a absolument personne.

— Ne te moque pas de moi, s'il te plaît ! cria la vieille, vraiment furieuse, et elle se laissa choir sur le bord de l'*engawa*. Mais pour qui donc me prends-tu ? J'ai tout enduré jusqu'à présent. Mais cette fois tu

me prends vraiment pour une idiote ! Évidemment, je n'ai pas reçu d'éducation convenable et je n'ai jamais étudié, alors je ne peux pas comprendre tout ce que tu pourrais me raconter. Mais quand même, trop c'est trop ! Depuis toute petite, j'ai servi dans ta maison, je me suis occupé de toi, et puis, les choses étant ce qu'elles sont, en tant qu'épouse, j'ai toujours été courageuse, et même avec un enfant...

— Tu mens.

— Quoi ? Où est-ce qu'ils sont, les mensonges ? En quoi j'ai menti ? Ce n'est pas la vérité peut-être ? À cette époque, est-ce que je n'étais pas celle qui te connaissait le mieux ? Sans moi, t'étais bon à rien. C'est bien pour ça qu'on a décidé que je m'occuperais de toi toute ta vie. Alors, en quoi ai-je menti ? Dis-le-moi.

Elle avait pâli et s'était rapprochée de lui tout en l'interrogeant.

— Mensonges de bout en bout. À cette époque-là, tu n'étais pas encore éveillée au désir, c'est tout.

— Alors ça !... Tu peux me dire ce que ça signifie ? Je n'y comprends rien. Et ne te moque pas de moi, s'il te plaît ! C'est pour ton bien que je suis restée auprès de toi ! Le désir n'a rien à voir avec ça ! C'est dégoûtant, ce que tu dis ! Tu ne sais pas seulement combien je me sens seule toute la journée depuis que je vis avec toi ! Si au moins tu me disais un mot gentil de temps en temps. Observe un peu les autres couples. La pauvreté ne les empêche pas de bavarder agréablement de choses et d'autres à l'heure du dîner et de rire. Et je ne pense pas qu'à moi ! Je suis prête à supporter n'importe quoi pour toi. Simplement, de temps en temps, j'aimerais que tu me dises un mot gentil. C'est tout.

— Tu m'embêtes. Je vois clair, tu sais. Je commençais juste à croire que tu avais renoncé et voilà que tu recommences avec tes sempiternelles jérémiades pour essayer de changer les choses. Mais ce n'est pas la peine ! Tout ce que tu dis, c'est que des mensonges ! Tes moments de bonne humeur facile... C'est par ta faute que je suis devenu si taciturne ! Tes causeries à l'heure du dîner, c'était en général des commentaires sur les voisins. Des médisances ! Et puis, cette humeur légère, des cancans sur les gens à n'en plus finir ! Jamais je ne t'ai entendue dire du bien de quelqu'un. Et je suis faible, moi ! Entraîné par toi, je me laisserais aller à médire des gens, moi aussi. Et ça, tu vois, ça me fait peur ! Alors je me suis dit qu'il valait mieux que je n'ouvre plus la bouche. Toi et tes semblables, vous ne remarquez que les mauvais côtés des gens, sans jamais vous aviser de tout ce qu'il y a d'effrayant en vous. Vous me faites peur !

— Très bien. Je vois. Tu t'es lassé de moi, c'est ça ? La mère te dégoûte, hein ? J'ai compris, va ! La jeune demoiselle, où est-elle ? Où s'est-elle cachée ? C'est bien la voix d'une jeune femme que j'ai entendue. Quand on a une jeunesse comme ça, rien de plus normal

qu'on en ait assez d'adresser la parole à une vieille comme moi. Ah ! mais, t'as beau te donner les airs de quelqu'un qui serait revenu de tout, il suffit qu'une demoiselle se présente pour que ton cœur se mette à battre la chamade, que ta voix même se transforme et que tu commences à jacasser comme un jeune homme ! Tu me répugnes, tiens !

— Si ça peut te faire plaisir...

— Tu ne t'en tireras pas comme ça ! Où se trouve-t-elle, cette visiteuse ? Par politesse, je dois la saluer. Je n'en ai peut-être pas l'air mais je suis la maîtresse de cette maison. Alors laisse-moi au moins la saluer ! Il n'est pas dit que vous vous moquerez de moi à ce point !

— Elle est là, fit le vieillard en désignant d'un mouvement de mâchoire le moineau qui jouait sur son bureau.

— ... ? Tu veux plaisanter ? Est-ce que les moineaux parlent ?

— Oui. Et qui plus est, ils disent des choses fort sensées.

— Tu n'arrêteras donc jamais de te moquer de moi. Très bien... fit-elle, et, tendant brusquement le bras, elle se saisit du moineau. Je vais lui arracher la langue pour qu'on ne lui fasse plus dire de choses aussi sensées. À ton habitude, tu l'as trop gâté, ce moineau. Tu ne peux pas savoir comme je trouvais ça répugnant. C'est exactement ce qu'il fallait. Puisque tu as laissé notre visiteuse s'échapper, pour la peine, je vais lui arracher la langue à ce moineau. Tu ne l'auras pas volé.

Et, ayant forcé le bec du moineau, elle arracha sa petite langue pareille à un pétale de fleur de colza. L'oiseau s'envola haut dans le ciel. Le vieillard le suivit longuement du regard, sans rien dire. Puis, le lendemain matin, il partit à sa recherche dans le bois de bambous.

Moineau à la langue coupée,

Où donc est ta demeure ?

Moineau à la langue coupée,

Où donc est ta demeure ?

Jour après jour, la pluie ne cessait de tomber. Cependant le vieillard était comme envoûté et poursuivait inlassablement ses recherches dans les profondeurs du bois de bambous. Parmi les milliers d'oiseaux qui y nichaient, retrouver le moineau à la langue coupée, c'était comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Néanmoins, jour après jour, il poursuivait ses recherches, avec une ardeur singulière.

Moineau à la langue coupée,

Où donc est ta demeure ?

Moineau à la langue coupée,

Où donc est ta demeure ?

Il lui semblait que jamais jusqu'alors, de toute sa vie, il n'avait agi avec autant de fièvre. C'était comme si quelque chose, endormi au fond de son être, avait dressé la tête pour la première fois. Mais ce que c'était, l'auteur lui-même (Dazai) ne saurait le dire. D'une personne qui, bien qu'étant dans sa propre maison, ressent du vague à l'âme comme si elle se trouvait chez quelqu'un d'autre puis soudain retrouve toute son insouciance, on dira sans hésiter : « C'est ça qu'elle recherchait, c'est l'amour » ; et c'est bien cela sans doute, mais en ce qui concerne le vieillard, son état d'esprit relevait certainement plus de la solitude que des « sentiments » ou de l'« amour ». Il chercha désespérément. Jamais il n'avait montré tant d'acharnement.

Moineau à la langue coupée,

Où donc est ta demeure ?

Moineau à la tangué coupée,

Où donc est ta demeure ?

N'allez pas croire cependant qu'il poursuivait ses recherches en fredonnant. Le vent faisait comme un léger murmure dans ses oreilles quand, tout à coup, ces paroles, ni chanson ni prière, avaient jailli de sa bouche. Et tandis que, pas à pas, il se frayait un chemin parmi la neige amoncelée dans le bois de bambous, elles s'étaient mises à l'unisson du murmure du vent dans ses oreilles.

Un matin de très beau temps, après une nuit de forte neige comme on en voyait rarement même dans la région de Sendai, si bien que tout au-dehors était d'une blancheur à brûler les yeux, le vieillard, s'étant levé tôt, chaussa ses sandales de paille et s'enfonça, à son habitude, dans le bois de bambous.

Moineau à la langue coupée,

Où donc est ta demeure ?

Moineau à la langue coupée,

Où donc est ta demeure ?

Soudain, une grosse masse de neige accumulée sur un bambou s'affaissa et heurta son crâne. Sous l'impact, il s'effondra dans la neige, inconscient. Alors, issus d'un monde irréel, des murmures se firent entendre.

— Le malheureux, on dirait bien qu'il est mort.

— Mais non, il n'est pas mort ! Il est évanoui, c'est tout.

— Mais si on le laisse comme ça, dans la neige, il va mourir de

froid !

— C'est vrai. Il faut faire quelque chose. C'est bien embêtant. Si cette petite avait pu se montrer avant que ça n'arrive... Mais qu'est-ce qu'il lui est arrivé au juste, à cette petite ?

— Tu parles d'O-Teru ?

— Oui. Depuis qu'elle a été blessée à la langue, elle a complètement disparu !

— Elle dort. Elle ne peut plus parler depuis qu'on lui a arraché la langue, alors elle passe son temps à sangloter et à dormir.

— Ah bon ? On lui a arraché la langue ?

Il y a vraiment des gens qui font des choses affreuses.

— Hmm... C'est la femme de ce type. Elle n'est pas méchante pourtant, mais ce jour-là, je ne sais pas quelle mouche l'avait piquée, ça lui a pris tout d'un coup, elle a arraché la langue d'O-Teru.

— Et tu l'as vue faire ?

— Oui, c'était effrayant. Les humains, tu sais, sont capables de faire des choses épouvantables.

— Elle l'a fait par jalousie, n'est-ce pas ? Moi aussi, je connais bien les histoires de famille de ce type, mais il faut dire qu'il se moquait vraiment trop de sa femme. Les maris trop attentionnés, je ne les supporte pas, mais faire preuve d'autant d'indifférence ! Et puis, il faut voir comme O-Teru savait en tirer parti et comme elle se laissait lutiner par lui... Ils l'ont bien cherché ! Laissons-les se débrouiller.

— Dis donc, mais c'est toi qui es jaloux ! Tu étais amoureux d'O-Teru, non ? Allez, pas la peine de le cacher. Je me souviens que tu m'as dit un jour en soupirant : « Dans tout le bois de bambous, c'est O-Teru qui chante le mieux. »

— Moi, je n'aurais sûrement pas la vulgarité de jalouser quelqu'un ! Mais c'est vrai que, par rapport à toi, elle chante bien, et en plus, elle est belle.

— Ce que t'es méchant !

— Épargne-moi les disputes, ça m'ennuie. Réfléchissons plutôt à ce qu'on va faire de lui. Si on l'abandonne comme ça, il va mourir, le pauvre. Il voulait tellement revoir O-Teru, tous les jours il la cherchait dans le bois de bambous, et voilà ce qui arrive. C'est quand même triste, non ? Voilà un homme fidèle, c'est sûr.

— C'est un imbécile, oui ! À son âge, faut vraiment être bête pour courir après une petite comme elle.

— Trêve de bavardages, faisons-les plutôt se rencontrer. Je suis certain qu'O-Teru a envie de le revoir. Mais même si on lui disait qu'il la cherche partout, comme elle ne peut plus parler avec sa langue arrachée, elle n'en continuerait pas moins à dormir dans ce coin du fourré et à pleurer toutes les larmes de son corps. C'est bien triste ce qui arrive à ce type, mais à elle aussi, la pauvre. À nous deux, il

faut qu'on fasse quelque chose pour eux.

— Ce sera sans moi. Je ne suis vraiment pas du genre à m'apitoyer sur ces histoires scabreuses.

— Mais il n'y a rien de scabreux ! Tu ne comprends donc rien. Dites, vous autres, il faut qu'ils se revoient, hein ! Un sujet pareil, il n'y a pas à tergiverser !

— Bien, bien. Je m'en charge. D'ailleurs, c'est très simple. Il suffit de demander aux dieux. Quand on veut absolument faire quelque chose pour quelqu'un sans tergiverser, le mieux, c'est de demander aux dieux. C'est mon père qui un jour me l'a enseigné. Dans des moments pareils, il paraît que les dieux exaucent tout ce qu'on veut... Bon, attendez-moi tous ici un moment. Je vais aller demander au dieu du temple.

Quand le vieillard reprit connaissance, il se trouvait dans un salon en bambous propre. À peine fut-il levé, regardant autour de lui, qu'un *fusuma* glissa rapidement, laissant le passage à une poupée haute de deux pieds.

— Ah ! vous êtes réveillé...

— C'est où ici ? fit tranquillement le vieillard en souriant.

— C'est l'Auberge des moineaux, répondit la jeune fille, mignonne comme une poupée, tout en s'asseyant selon les règles et en faisant cligner ses yeux tout ronds.

— Hmm, fit le vieillard en hochant doucement la tête. Et toi, alors, tu es le moineau à la langue coupée ?

— Non, pour le moment mademoiselle O-Teru dort dans la pièce du fond. Moi, je suis O-Suzu, sa meilleure amie.

— Ah oui ? Elle s'appelle donc O-Teru ?

— Oui. C'est une fille douce et très gentille ! Il faut que vous la voyiez très vite. La malheureuse, elle ne peut plus parler et elle pleure à grosses larmes toute la journée.

— Allons la voir tout de suite, fit le vieillard qui s'avança d'un pas. Où dort-elle ?

— Je vais vous conduire.

Mademoiselle O-Suzu secoua ses manches d'un coup sec et sortit dans l'*engawa*. Le vieillard traversa l'*engawa* en prenant garde de ne pas glisser sur l'étroit plancher en bambous verts.

— C'est ici. Entrez, je vous prie.

Guidé par mademoiselle O-Suzu, il entra dans une pièce du fond. C'était une pièce claire, donnant sur un jardin envahi par une végétation dense de jeunes bambous nains, entre lesquels se distinguait le cours rapide d'une source peu profonde.

Mademoiselle O-Teru dormait sous une petite couette de soie rouge. Plus encore que mademoiselle O-Suzu, c'était une vraie poupée, à la beauté raffinée, au teint un peu blême. Elle fixa le vieillard de ses

grands yeux et se mit à sangloter.

Le vieillard s'assit en tailleur à son chevet et, sans mot dire, contemplait l'écoulement de la source d'eaux vives du jardin. Mademoiselle O-Suzu se retira subrepticement.

Même s'il conservait le silence, le vieillard était heureux. Il poussa un léger soupir. Ce n'était pas un soupir de mélancolie. Pour la première fois de sa vie, le vieillard faisait l'expérience de la paix de l'âme. Sa joie s'était exprimée par ce léger soupir.

Mademoiselle O-Suzu apporta sans faire de bruit du saké et quelques plats d'accompagnement. « À votre aise », fit-elle, et elle disparut.

Le vieillard se servit une coupe, la but et se plongea à nouveau dans la contemplation de la source. Il n'était pas buveur. Une coupe suffisait à le griser. Il prit les baguettes, saisit une pousse de bambou et mangea. C'était succulent. Mais le vieillard n'était pas un grand mangeur, il reposa les baguettes.

Le *fusuma* glissa, O-Suzu apporta un nouveau flacon de saké et d'autres mets d'accompagnement. Elle s'assit devant le vieillard et lui proposa de remplir sa coupe.

— Non, merci. Mais ce saké est excellent...

Cette dernière phrase lui était venue aux lèvres spontanément, sans qu'il ait eu l'intention de dire un compliment.

— Ce saké vous a plu ? C'est du « Rosée de bambou nain ».

— C'était trop bon.

— Comment ?

— Trop bon.

O-Teru, qui tout en dormant écoutait la conversation, eut un sourire.

— Regardez ! O-Teru sourit ! Elle doit vouloir dire quelque chose.

O-Teru hocha la tête.

Le vieillard se tourna vers elle et pour la première fois lui adressa la parole :

— Peu importe que tu ne puisses plus parler. N'est-ce pas ?

O-Teru, faisant battre ses paupières, acquiesça deux ou trois fois de la tête, visiblement heureuse.

— Bien, sur ce, vous voudrez bien m'excuser. Je reviendrai.

— Vous partez déjà ? fit O-Suzu, stupéfaite de la désinvolture du visiteur. Vous qui avez tant erré à sa recherche dans le bois de bambous, au point de manquer mourir de froid, maintenant que vous l'avez enfin retrouvée, vous ne lui dites pas un mot gentil de réconfort...

— Pour le mot gentil, vous m'excuserez mais...

Le vieillard sourit, l'air contraint, et déjà se levait.

— O-Teru, est-ce d'accord ? Je le raccompagne ? s'enquit O-Suzu,

tout affolée.

O-Teru hocha la tête en riant. O-Suzu se mit à rire à son tour :

— Tout le monde est d'accord, alors. Bien, Monsieur, nous attendrons impatiemment votre visite.

— Je viendrai sans faute, répondit le vieillard, très sérieusement, et comme il allait sortir du salon, il se retourna : C'est où ici ?

— Le cœur du bois de bambous.

— Ah bon ? J'ignorais qu'il y avait une maison étrange comme celle-ci au cœur du bois de bambous.

— Il y en a une, fit O-Suzu en glissant un regard complice à O-Teru et en échangeant un sourire avec elle. Mais les gens ordinaires ne la voient pas. Si, comme hier, vous vous allongez sur la neige à l'orée du bois de bambous, nous vous y conduirons quand vous voudrez.

— C'est très gentil à vous, fit-il machinalement sans l'intention de dire un compliment, et il sortit dans l'*engawa* en bambous verts. Puis, toujours conduit par O-Suzu, il retourna dans le salon propre où il trouva quantité de malles d'osier de toutes tailles.

— Je suis confuse de n'avoir pu vous recevoir convenablement, fit O-Suzu sur un ton tout à fait changé. J'aimerais au moins qu'en souvenir du village des moineaux, et malgré l'encombrement que cela va vous occasionner, vous emportiez une de ces malles, celle qui vous plaira.

— Je n'ai pas besoin de ces machins, grommela le vieillard avec mauvaise humeur et, sans même y jeter un œil, il ajouta : Où sont mes sandales ?

— Mais c'est très ennuyeux. Il faut que vous en preniez une ! s'écria O-Suzu, sur un ton larmoyant. Sinon, O-Teru va être en colère contre moi.

— Elle ne se mettra pas en colère. Cette petite n'est pas du genre à se mettre en colère. Je le sais, moi. Dites-moi plutôt où se trouvent mes sandales de paille. Je suis sûr d'être venu avec des sandales sales.

— Je les ai jetées. Vous pouvez rentrer chez vous pieds nus sans problème.

— Comment as-tu pu faire ça !

— Dans ce cas, emportez avec vous un des cadeaux. Je vous en supplie, fit-elle en joignant les mains.

Le vieillard eut un sourire amer, jeta un œil rapide sur les malles :

— Elles sont toutes grandes. Trop grandes. Je déteste avoir à marcher en portant des colis. Tu n'en aurais pas une que je puisse mettre dans ma poche.

— Vous demandez l'impossible...

— Dans ce cas, je rentre. Même pieds nus, peu importe. Désolé pour le paquet.

Ayant dit, le vieillard s'apprêtait visiblement en effet à sauter pieds

nus au bas de l'engawa.

— Attendez un peu, rien qu'une seconde. Je vais demander à O-Teru.

O-Suzu vola dans la pièce du fond et, au bout d'un instant, revint, un épi de riz à la bouche.

— C'est l'épingle à cheveux d'O-Teru. Vous ne l'oublierez pas, hein ? Vous serez toujours le bienvenu.

Il revint à lui brusquement. Il avait dormi étendu à l'orée du bois de bambous. J'ai rêvé ou quoi ? Pourtant, dans sa main droite, il tenait un épi de riz. En plein hiver, un épi de riz, c'est rare. En plus, il dégageait une odeur très agréable, comme une odeur de rose. Le vieillard le rapporta chez lui précautionneusement et le déposa dans son étui à pinceau sur son bureau.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? l'interrogea la vieille qui, quoique travaillant à l'aiguille, l'avait découvert du premier coup d'œil.

— Un épi de riz, répondit le vieillard, inintelligiblement, comme d'habitude.

— Un épi de riz ? À cette époque de l'année, c'est pas courant. Où est-ce que tu l'as trouvé ?

— Je ne l'ai pas trouvé, fit-il tout bas.

Il ouvrit un livre, se mit à lire en silence.

— C'est vraiment bizarre, ça. Ces derniers temps, tu traînais tous les jours dans le bois de bambous et tu revenais avec ton air absent, mais voilà qu'aujourd'hui tu me reviens avec ça, l'air tout joyeux, et que tu le mets dans ton étui avec des airs prétentieux. Dis donc, tu ne me cacherais pas quelque chose ? Si tu ne l'as pas trouvé, alors qu'est-ce qui s'est passé ? Tu ne crois pas que tu devrais me le dire, hein ?

— On me l'a donné au village des moineaux, fit le vieillard avec un air agacé.

Mais la vieille, qui était rationaliste, ne pouvait pas se satisfaire de cette réponse. Elle le tourmenta de questions à n'en plus finir. Incapable de mentir, le vieillard fut contraint de lui raconter son étrange aventure telle qu'elle s'était passée.

— Hmm... Tu parles sérieusement ? fit-elle, puis finalement, de stupeur, elle éclata de rire.

Le vieillard ne répondait plus à ses questions. Le menton sur la main, les yeux posés sur son livre, il rêvassait.

— Tu crois que je vais avaler ces couleuvres. C'est que des mensonges. Je le sais bien ! Depuis l'autre jour, là, depuis que cette... jeune visiteuse est venue, tu n'es plus du tout le même homme. Tu ne tiens plus en place, et tu soupîres à longueur de journées. T'as tout l'air d'être fou d'amour ! C'est pas beau à voir, non ! à ton âge. Pas la peine de le cacher, va ! J'ai tout compris ! Où habite-t-elle vraiment,

cette demoiselle ? Sûrement pas au cœur du bois de bambous. On ne me la fait pas, à moi. « Au cœur du bois de bambous, il y a une petite maison dans laquelle des jeunes filles mignonnes comme des poupées... » Peuh ! C'est bon pour les enfants, tes histoires ! Ça ne trompe personne. Si c'est vrai, la prochaine fois, tu me rapporteras une malle d'osier. Ça m'étonnerait que tu puisses. Parce que c'est des histoires, tout ça. Si tu me rapportes une grande malle de cette étrange auberge, alors ce sera la preuve, et je te croirai. Mais rapporter un épi de riz et dire que c'est l'épingle à cheveux de cette poupée, bah ! comment est-ce que tu peux dire des choses aussi ridicules ! Sois un homme, dis la vérité ! Je peux comprendre les choses. Que t'aies une ou même deux maîtresses.

— Je n'aime pas transporter les colis.

— Ah, vraiment ? Dans ces conditions, j'irai à ta place. D'accord ? Il suffit de s'étendre à l'orée du bois de bambous, n'est-ce pas ? J'y vais. T'es sûr de ne pas y voir d'inconvénient ? Ça ne t'embête pas, t'es sûr ?

— Vas-y donc.

— Tu n'as pas froid aux yeux. Me dire d'y aller quand bien même il n'y a aucun doute que ce soient des mensonges. Alors j'y vais de ce pas. D'accord ?

Et elle sourit avec un air mauvais.

— Tu la veux vraiment, cette malle d'osier, on dirait.

— C'est ça, oui, c'est ça. Tu sais combien je suis avide. Je le veux, ce cadeau ! Alors, j'y vais et je prendrai la plus grande de toutes les malles. Oh, oh ! Ça a l'air bête, mais j'y vais voir. Tu ne peux pas savoir comme tes manières m'insupportent. J'aimerais tant l'écorcher, cette face de saint de pacotille. « On peut aller à l'auberge des moineaux en s'allongeant sur la neige », si c'est pas stupide de dire ça ! Mais, quand même, je vais faire comme tu dis. Tu pourras bien me dire après que c'était pas vrai, je ne t'écouterai plus !

Ne pouvant plus reculer, la vieille rangea son nécessaire à couture, descendit dans le jardin, puis, se frayant un chemin dans la neige, pénétra dans le bois de bambous.

Que se passa-t-il ensuite ? L'auteur, lui-même, ne saurait le dire.

À la tombée du jour, la vieille était étendue, gelée, sur la neige, avec une grande malle, très lourde, sur son dos. Incapable de se relever à cause du poids de la malle, elle était morte de froid. Cette malle était, paraît-il, pleine à ras bord de pièces d'or étincelantes.

On dit que le vieillard, et peut-être est-ce grâce à ce trésor, occupa peu de temps après un poste officiel et qu'il ne tarda pas à devenir Premier ministre de la province. Les gens l'appelaient le « ministre des moineaux » et faisaient courir la rumeur que son succès était le résultat de son ancienne affection pour un de ces oiseaux. Mais,

chaque fois qu'il entendait ce compliment, le vieillard, dit-on, répondait invariablement :

— Mais non, c'est grâce à ma femme. Je lui ai donné beaucoup de soucis.

- {1} Littéralement : « démon suceur de sang ».
- {2} *Fundoshi* : sorte de ceinture cache-sexe, telle qu'en portent les lutteurs de sumô.
- {3} *Shimada* : coiffure de fille en âge d'être mariée.
- {4} *Tasuki* : cordon qui sert à relever les manches du kimono.
- {5} *Mokugyo* : gong en bois de forme cylindrique, sur lequel sont gravées comme des écailles de poisson. Suspendus dans les temples, ils sont frappés pendant les lectures de soutras.
- {6} *Tessen* : grand éventail à monture de fer qui était utilisé comme arme par les guerriers.
- {7} Mont Hôrai : montagne de la légende chinoise où demeuraient les sages immortels.
- {8} *Shimadai* : emblème de bonheur, de longévité et de fidélité, consistant en branches de pin, de bambou et de prunier, avec des figurines de tortues, de grue et d'un vieux couple, le tout arrangé sur une reproduction en miniature du mont Hôrai pour être présenté, le jour de leurs noces, à des jeunes mariés auxquels on souhaite ainsi de vieillir ensemble (Cesselin).
- {9} Taiwan fut annexé au Japon de 1895 à 1945.
- {10} Littéralement : « Jeune Princesse ».
- {11} *Koto* : sorte de cithare japonaise.
- {12} Référence littéraire au *Recueil des faits anciens (Koji-ki)*.
- {13} *Koi no fukinagashi* ou *koi nobori* : sorte de manche à air en papier ou en toile, sur laquelle est dessinée une carpe et que l'on expose au vent aux environs du 5 mai, jour de la fête des garçons. Son ondulation au vent, qui figure une carpe remontant le courant d'une rivière, symbolise le courage dont doivent faire preuve les petits garçons pour devenir des hommes.
- {14} *Engawa* : dans la maison japonaise, galerie ouverte, surélevée, qui court le long des pièces donnant sur le jardin intérieur.
- {15} *Fusuma* : cloison coulissante formée d'un châssis tendu de papier opaque. La coutume voulait qu'on laissât en évidence un balai retourné et recouvert d'une serpillière pour signifier au visiteur importun de s'en retourner.
- {16} *Kappa* : être imaginaire habitant les rivières, aux mains et aux pieds palmés, représenté sous la forme d'un enfant nu portant les cheveux courts à la chien surmontés d'une soucoupe pour y recevoir de l'eau. Les *kappa*, en se cachant dans l'eau, feraient des espiègleries aux hommes et aux animaux qui passeraient au bord de la rivière.
- {17} Littéralement : « l'île aux Démon ».
- {18} Benkei : héros légendaire du XII^e siècle. Son « talon d'Achille » se trouvait à la main.
- {19} *Saiyûki* : classique chinois racontant les aventures « picaresques » de trois animaux, un singe, un porc et un *kappa*, lors de leurs pérégrinations de Chine en Inde.
- {20} *Taikô* : titre que prenait un grand rapporteur (*kanpaku*) lorsqu'il remettait sa charge à son fils. Désigne ici Toyotomi Hideyoshi.
- {21} *Shôji* : cloison coulissante formée d'un châssis tendu de papier translucide, qui sert de séparation entre deux pièces.
- {22} *Yakudoshi* : superstition commune au Japon selon laquelle les âges de 19, 33 et 49 ans pour les femmes, et 25, 42 et 60 ans pour les hommes sont des nombres néfastes.
- {23} *Kagome* ou *kagome kagome* : jeu dans lequel un enfant aux yeux bandés, entouré d'autres enfants, doit deviner qui se trouve derrière lui après qu'on l'a fait tourner sur lui-même en chantant « *kagome kagome* »...